

Myriam Gallot

MA
GORILLE
ET MOI

tempo
SYROS

Ma gorille et moi

**Interdiction d'imprimer
et de modifier**

tempo

ISBN : 978-2-74-852515-1

© 2018 Éditions SYROS, Sejer,

25, avenue Pierre-de-Coubertin, 75013 Paris

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse,
modifiée par la loi n° 2011-525 du 17 mai 2011.

Mise en pages : DV Arts Graphiques à La Rochelle

Dépôt légal : mai 2018

MYRIAM GALLOT

Ma gorille et moi

Interdiction d'imprimer
et de modifier

SYROS

**Interdiction d'imprimer
et de modifier**

1

Sa large main poilue me presse doucement le ventre. Tendre et rassurante. La peau est luisante, d'un beau noir brillant, presque laqué. Ses ongles sont noirs aussi. Pas de crasse. Noirs naturellement. Toujours noirs. Les doigts aussi sont noirs. Et aussi les poils, sur le dos de la main. Pourtant, c'est une femelle. Elle s'appelle Mona. Nous avons le même âge. Mona est beaucoup plus grosse que moi. Plus puissante. Sa main est quatre fois grande comme la mienne. Mona est un gorille. Ma gorille.

Demain, Mona doit partir. Définitivement. Je profite de nos derniers instants.

Nous avons grandi ensemble. À la naissance, sa mère l'a rejetée. Elle n'a pas voulu la nourrir, et

mes parents ont décidé de s'en occuper. Ils l'ont prise à la maison. Nombreux sont ceux qui ont critiqué. Élever un gorille comme un enfant, quelle horreur! On courait à la catastrophe. Par le passé, l'expérience avait été tentée avec des chimpanzés, rapidement devenus ingérables et destructeurs. Ce n'était pas aimer les animaux sauvages, de les faire vivre avec les humains. Il fallait être franchement irresponsables. Et en plus, une femme enceinte! Quelques mois après Mona, je suis née. Mes parents nous donnaient le biberon en même temps. J'étais dans le bras gauche de ma mère. Mona en face de moi, sur la cuisse de mon père, assis à côté de ma mère. On tétait en se touchant, avec Mona. Mes voûtes plantaires contre sa fourrure. Je lui donnais des coups de pied sans le vouloir, parfois. Elle repoussait mes jambes de la main, sans agacement. Elle me faisait rire. Déjà, on s'aimait comme des sœurs. On était ce qu'on appelle des sœurs de lait.

Les gens trouvaient bizarre de nourrir à la fois un enfant et un bébé gorille. Mais pour moi, la situation était normale. Pour Mona aussi.

Mes parents ont un zoo. Quand ils se sont rencontrés, ils ont décidé de mener leur vie parmi les animaux et ont tout plaqué pour créer le zoo. Ma mère préparait un doctorat de biologie animale sur la reproduction des castors d'Europe. Elle vivait dans un appartement avec deux chiens, quatre chats, un canard et un furet. Déjà à l'époque, beaucoup la traitaient de folle d'avoir autant d'animaux qui ne « vont pas ensemble ». Mon père était passionné par les grands singes. Il revenait d'un trek en Afrique. Il avait observé et photographié des gorilles dans leur milieu naturel. Cette expérience l'avait bouleversé.

Ma mère a abandonné sa thèse de doctorat avant d'avoir fini de la rédiger. Elle s'est consacrée à la recherche d'un terrain propre à accueillir un zoo. Mon père, lui, a fait plusieurs fois le tour des zoos d'Europe afin de trouver des animaux.

Notre maison se trouve au cœur du zoo. Quand les visiteurs sont partis, le zoo devient notre jardin. J'en connais chaque allée. Chaque détour. Chaque buisson. La nuit, les tigres du Bengale feulent. Les chimpanzés crient. Les pélicans grognent. Les loups hurlent. Pour moi, ces bruits

sont familiers comme le sont les aboiements des chiens à la campagne, le coassement des grenouilles dans une mare, le chant des criquets en été, les cris des hirondelles, l'appel du hibou, le roucoulement des pigeons en ville.

Avec Mona, nous arpentions les allées du zoo aux heures de fermeture. Nous courions, nous sautions. C'est elle qui m'a montré comment faire une série de roulades sur la pelouse, devant notre maison. Elle me poussait les fesses quand elle voyait que la bascule n'allait pas se faire. Petit à petit, j'ai su comment profiter de l'élan pour gagner en vitesse. Je me relevais ivre, titubante, tellement joyeuse. Plus tard, elle m'a appris à marcher sur un mur sans tomber, en tournant les pieds vers l'extérieur. Et aussi à me suspendre à une branche d'arbre. Des deux mains. Puis d'une seule. Je disais qu'on était des artistes de cirque. On avait même répété un numéro. Mona me portait sur ses épaules et, à l'aide d'une branche, je tenais debout sur elle. Je me lâchais puis sautais à terre. J'entrouvrais les bras pour recevoir les applaudissements du public. Mona ouvrait aussi les bras. Qu'est-ce qu'on s'amusait ensemble!

Mona est restée quelques années chez nous. Un jour, sur dénonciation – on n’a jamais su de qui, ma mère a soupçonné un serrurier qui était intervenu dans la maison peu avant –, une dame de la Protection de l’enfance est venue. À la suite de sa visite, mes parents ont reçu des courriers de plus en plus menaçants. S’ils ne mettaient pas le gorille en cage, je serais placée en foyer d’enfants. Il était trop dangereux de faire cohabiter un singe et une petite de six ans. Une inspection sociale a été programmée. Ils sont arrivés à deux. Un homme et une femme. Mona a chipé le calepin de l’inspecteur et en a arraché les pages une par une, sous le regard pétrifié de cet homme sérieux. Ensuite, elle lui a pris ses lunettes, les a observées, pliées, dépliées, puis les lui a rendues. Délicatement. Elle a soulevé le chemisier de la dame devant tout le monde, puis lui a trifouillé le nombril avec l’index. La dame est devenue rouge de colère et de honte mêlées. Elle a voulu gifler Mona, mais mon père l’en a empêché. On ne gifle pas un gorille. Il ne comprendrait pas. Deviendrait agressif. Méchant. Mona n’avait jamais connu

que le langage de la tendresse. Jamais celui de la violence. Elle était curieuse. Impudique, parfois. Seuls les humains connaissent la pudeur, pas les animaux, même élevés auprès des humains.

Mes parents ont dû se résoudre à faire déménager Mona. D'après le rapport d'inspection sociale, un gorille n'était pas une peluche et ne pouvait cohabiter avec une famille. Mes parents ne l'imaginaient pas non plus vivre en cage. Ils ont fait construire un gigantesque enclos aménagé avec des lianes en corde, des troncs, des branches, du gazon artificiel, des rochers. Les visiteurs pouvaient observer Mona à travers une baie vitrée renforcée, prévue pour résister aux chocs d'un gorille.

Mais Mona s'ennuyait. Les gorilles ont l'habitude de vivre en groupe. Il était exclu de la remettre en contact avec sa mère, qui l'avait abandonnée. Ni avec le mâle, compagnon de sa mère, son père génétique, qui risquait de vouloir s'accoupler avec elle. Tous deux résidaient dans un autre coin du zoo. Ils formaient un groupe avec deux gorilles femelles.

Il fallait trouver une compagne à Mona.

Le zoo de Stuttgart cherchait justement à placer une femelle de trois ans, Lali. Mes parents l'ont fait venir en camion. Un soir, une caisse en bois – que l'on nomme « sabot » – a été déchargée. Mon père et deux animaliers, dont l'un du zoo de Stuttgart, qui avait voyagé avec Lali et constituait son point de repère, l'ont déposée à l'arrière du hangar de Mona, dans un box fermé et isolé. La gorille, fourbue à cause de l'anesthésie et du voyage, est sortie de sa caisse prudemment. Elle a passé la nuit dans le box.

Le lendemain, mon père a placé Mona dans un box séparé de celui de Lali par un autre box. Les deux gorilles pouvaient se voir à travers les

barreaux. Elles se sont étudiées longuement, visiblement intriguées l'une par l'autre. Alors Mona a été introduite dans le box jouxtant celui de Lali. Toutes deux ont commencé par vouloir s'impressionner mutuellement. Puis elles se sont touchées à travers la grille. Mona a attrapé le bras de Lali. Et Lali s'est laissé faire.

Au bout de quelques jours, mon père a mis les deux gorilles dans le même hangar. Il les a observées attentivement. Après une approche méfiante, elles ont commencé à jouer ensemble. Chaque jour, elles ont été plus complices. Elles avaient plus de contacts physiques. Elles s'épouillaient. Se papouillaient. Se poursuivaient. Se grattaient de part et d'autre d'une souche. Pour le plus grand plaisir des visiteurs qui ne se lassaient pas de ce spectacle de connivence animalière. Pour le grand plaisir de mon père, aussi. Le bonheur des animaux fait son bonheur.

Un journaliste local a fait un papier sur le nouveau hangar à gorilles et ses occupantes facétieuses. La télévision a même tourné un reportage. Les affaires marchaient bien. Le nombre d'entrées

du zoo a augmenté. Mes parents étaient contents. Le succès était total.

Il n'y avait que moi de malheureuse. Je n'avais plus Mona. On m'avait arraché ma sœur de lait. Elle avait Lali. Et moi je n'avais plus personne. Mes parents ne voulaient pas d'autre enfant. S'occuper des animaux prenait tout leur temps, tout leur esprit. Je me sentais abandonnée. Mona me manquait pendant les repas. Nos jeux me manquaient aussi. J'en suis venue à envier jusqu'aux visiteurs du zoo, qui observaient Mona et Lali à travers la vitre en plexiglas.

Le soir, une fois le zoo fermé aux visiteurs, j'allais bisouiller Mona pendant que mon père nettoyait le hangar. Lali se tenait à distance respectueuse, sans hostilité. Elle me laissait un moment Mona, qui m'accueillait toujours avec joie, en poussant de petits grognements de satisfaction. Des raclements de gorge amicaux qui résonnaient dans sa cage thoracique. Son geste favori consistait à me passer la main dans les cheveux et à m'ébouriffer. Quand elle réussissait à récupérer une barrette ou un élastique, elle s'amusait avec.

Parfois on jouait à cache-cache. Elle éclatait de rire quand elle me trouvait.

Ma mère m'a expliqué que de toute façon, tôt ou tard, Mona n'aurait plus pu habiter avec nous. Elle serait devenue trop imposante. Petit à petit, je me suis habituée à la voir dans son hangar. À ne plus l'avoir à la maison.

Plus grande, je lui apportais une banane ou une tige de bambou, qu'elle mâchait avec gourmandise. Je lui faisais boire du sirop de grenadine au goulot d'une bouteille en plastique. Je la chatouillais. Elle riait. Se suspendait en hauteur à une liane en me narguant. Elle m'avait certes appris à me suspendre à une branche mais, avec mes minibras d'humaine, elle savait bien que je ne pourrais jamais l'imiter à une telle hauteur.

De temps en temps, mon père emmenait Mona dans un champ, une corde à la patte. Elle se roulait par terre en riant follement. Mon père lâchait la corde. Elle s'ébrouait en liberté. Je n'avais le droit d'assister à ces promenades clandestines qu'en tenant la main de ma mère, à une certaine distance. Mona risquait de me blesser en croyant jouer, sans se rendre compte de sa masse

musculaire. Une seule fois, elle a foncé sur moi et m'a mise à terre. Mon père l'a grondée. Elle m'a aidée à me relever, penaude.

En rentrant du collège, après avoir fait mes devoirs, je m'asseyais dans les longs bras de Mona. Sa main me caressait. Me tapotait affectueusement la tête. J'oubliais tous mes soucis, avec elle. Je lui racontais ma journée. Ma sœur, mon amie, ma confidente. Une fois, je lui ai donné ma copie de français, où j'avais eu 5 à un devoir sur le passé simple. Mona l'a déchirée en ayant l'air de s'appliquer. C'était une manière de me dire que ce 5 n'était pas l'essentiel. Qu'une mauvaise note n'allait pas changer mon existence. Qu'elle, le passé simple, elle s'en grattouillait le pansu. Mona pèse cent cinq kilos. Moi, à la dernière visite médicale, j'en faisais trente-cinq. Pile le tiers. Je n'ai pas du tout la carrure imposante de ma mère. J'ai hérité du corps fluet de mon père. Plus Astérix qu'Obélix. À douze ans, je porte encore du dix ans.

Je ne devais parler à personne de ma relation avec Mona, sans quoi mes parents craignaient que les services sociaux ne reviennent à la charge.

Ils effectuaient une visite par an. Vérifiaient que le gorille n'était pas revenu habiter avec nous. Inspectaient la maison. M'interrogeaient. S'entretenaient avec mes parents. Repartaient satisfaits.

Les autres savent que j'habite dans un zoo. Que mes parents en sont les propriétaires à la réputation un peu originale. Ils sont enchantés quand je fête mon anniversaire car alors ils peuvent approcher les animaux. C'est tout. Les balades avec Mona, les câlins avec Mona sont secrets. Quand le zoo est fermé, personne ne doit savoir ce qu'il s'y passe. Au collège, on me surnomme «Jane», comme la femme de Tarzan, parce que je vis au milieu des animaux. Mon véritable prénom, c'est «Jeanne».

Dire que, à partir de demain, Mona ne sera plus là ! Un camion doit venir la chercher à 9 heures du matin.

Ce soir, pour la dernière fois, je suis blottie contre elle. Je lui chuchote des phrases douces. Je répète :

– Je ne t'oublierai jamais.

Dans les films, on entend souvent «Je ne t'oublierai jamais». Sans en peser tout le sens. Là, avec Mona, je prononce ces mots avec gravité. J'en mesure l'énormité. La monstruosité.

Elle ne sait pas ce qui se prépare, mais son instinct animal lui fait percevoir que quelque chose se trame, dont elle est l'actrice passive et résignée. Elle m'ébouriffe les cheveux de sa grosse main. D'habitude, elle rit toujours en faisant ce geste. Là, elle ne rit pas. Moi non plus. Je sais que dorénavant je resterai toujours bien coiffée. Mes cheveux seront en ordre et mon cœur en bataille.

Je voudrais passer la nuit auprès de Mona. Je voudrais que ces heures se prolongent indéfiniment. Qu'elles durent toute la vie.

Mon père m'appelle. Il est temps de retourner à la maison. Il saisit la main de Mona et en frotte le dos contre sa joue. Je n'ai jamais vu mon père faire ça. Il a un visage de petit garçon. Ému. J'embrasse Mona. Je serre sa tête imposante dans mes bras frêles.

Au moment de franchir la porte du hangar, je me retourne. Les yeux noirs paradis de Mona sont

fixés sur moi. Ils ne sont ni accusateurs ni implorants. Ils sont pires. Inexpressifs. Déjà plus là.

Exceptionnellement, je n'irai pas au collège demain. Je veux dire au revoir à ma sœur. De toute façon, demain soir, les vacances de la Toussaint commencent. Et le vendredi avant les vacances, on ne travaille jamais beaucoup au collège.

Interdiction d'imprimer
et de modifier

Mona est nerveuse. Enfermée dans son box en prévision de son départ, elle tourne, se retourne. Le vétérinaire est là. Il prépare une piqûre anesthésiante. Un gorille ne peut être transporté qu'endormi. Mona finit par s'asseoir dos au mur de béton. Elle se tient sur ses gardes, on dirait. Je l'observe depuis le couloir des soigneurs, à travers la grille. Je n'aime pas voir Mona à travers une grille mais, dans ces situations de stress, un animal est imprévisible. Les adultes m'ont interdit de rentrer dans la cage. Je la regarde. Une enclume dans la poitrine.

Ma mère est à mes côtés. Silencieuse aussi. Elle est venue assister au départ de Mona et me

soutenir moralement. Elle ne fait rien de spécial mais elle est là. Solide. Massive, même. Un rempart entre moi et le monde.

Mona est certes plus calme, mais ce que je perçois, c'est qu'elle a compris qu'elle nous quittait. Qu'elle vivait un second abandon, après celui de sa mère. Elle est tournée vers moi. Ses yeux sont mi-clos. Sa tête s'affaisse un peu. Elle semble triste. Épouvantablement triste.

Une trahison. Nous opérons une trahison. Si je reste là, derrière la grille, j'en suis la complice. Que faire d'autre? M'en aller, me réfugier dans ma chambre? Je veux encore voir Mona. Profiter de sa présence.

Le vétérinaire lui fait la piqûre anesthésiante et elle s'endort.

Mon père n'a pas envie que Mona parte. Lui aussi est attaché à elle. Il l'a nourrie au biberon. L'a bercée. Lui a transmis un rudiment d'éducation. Il voyagera avec elle et restera quelques jours au zoo de Milan, le temps qu'elle s'habitue. Ma mère non plus n'a pas envie qu'elle parte.

Mais mes parents n'ont pas eu le choix. Les gorilles sont gérés au niveau international par un registre, le *studbook*. Comme les prélèvements d'animaux dans la nature sont interdits, le *studbook* veille à brasser suffisamment les gènes des animaux en zoo lors de leur reproduction pour éviter les problèmes de consanguinité. L'organisme qui le gère a contacté mes parents afin que Mona participe à un programme d'échange pour la reproduction des gorilles en captivité. Le zoo de Barcelone envoie un gorille mâle pour Lali. À Milan, Mona vivra en groupe avec deux autres femelles et un mâle – cousin de Lali – dans l'espoir qu'elle perpétue l'espèce.

Mes parents ont insisté pour garder Mona, expliquant son histoire singulière avec nous. Les gens du *studbook* ont été inflexibles. Les gorilles en captivité ne sont pas si nombreux, il faut penser à l'espèce plus qu'aux individus. Si chaque directeur de zoo commence à s'opposer à un échange d'animal au motif de son attachement, les zoos vont mourir.

Lali est restée dans le hangar. Je l'entends, cependant. Elle pousse des grognements de désespoir.

Du moins, c'est ainsi que je les interprète. Des grognements rapprochés. Des appels rauques. Lali semble agitée, elle aussi. Pas sereine. Mon père lui a expliqué ce qui allait arriver, hier. Lali l'a écouté. Elle n'a pas manifesté de réaction, sur le coup. Ce matin, enfin, elle exprime son désaccord. Mais, comme moi, elle n'a pas son mot à dire.

Dans le box, mon père et le vétérinaire terminent les préparatifs. Avec l'aide de ma mère, plus robuste que mon père, ils ont charrié le sabot de transport. Dès que le camion sera là, Mona sera chargée dedans et ce sera la fin. Ma gorille sera partie.

Au moment où mon père quitte le box, son portable sonne dans sa poche.

– Ce doit être le chauffeur!

Il décroche. Sa main commence à trembler. Il pâlit brusquement.

– Et ils sont nombreux?

Le chauffeur est italien mais il parle bien le français. Assez pour que mon père le comprenne, lui qui ne parle que le français.

– Ils t'ont crevé les pneus, ces écervelés! J'arrive.

Il n'a même pas le temps d'entendre ma mère lui demander ce qu'il se passe. Il a déjà filé. Profitant de son trouble, je lui emboîte le pas. Il ne fait pas attention à moi. Se dirige à toute allure vers l'entrée du zoo, marchant si vite que je peine à le suivre, avec mes petites jambes. Les siennes ne sont pourtant pas longues non plus.

Interdiction d'imprimer
et de modifier

**Interdiction d'imprimer
et de modifier**

Ils sont une vingtaine devant le zoo. Des jeunes hommes et des jeunes femmes surexcités. Mais on dirait qu'ils sont cinquante, tellement ils font de tintamarre avec leurs slogans. Occupent l'espace avec leurs banderoles. Une fille blonde est enchaînée à une borne avec autour du cou une pancarte dont je ne saisis pas le sens : *Entrée payante*. Plusieurs tiennent un drapeau sur lequel est inscrite cette phrase, au marqueur : *Les animaux sauvages dans la nature*. Ils la vocifèrent plus qu'ils ne la chantent.

Au milieu, le camion qui venait chercher Mona, coincé par la manifestation. Le chauffeur, hébété, est encore au volant, moteur coupé.

Dès qu'il aperçoit mon père, il lui fait un signe d'impuissance. Les manifestants, eux, réagissent plus bruyamment : « Houououou ! Houououou ! » huent-ils. Et ils jettent de la paille à la tête de mon père, par poignées. La paille s'éparpille dans l'air, manque sa cible. Retombe lentement sur le sol en filaments dorés désarticulés.

Planquée derrière la guérite où les visiteurs prennent leurs billets, je ne bouge plus. Fascinée et effrayée. J'ai peur pour mon père. Lui si grinçale. Si sensible. Pourquoi ces gens sont-ils là ? Comment ont-ils su que Mona devait être transportée aujourd'hui ?

– La paille, on va te la faire bouffer par les trous de nez, esclavagiste ! hurle à mon père un manifestant en tee-shirt rouge.

Son visage me dit quelque chose. Se pourrait-il que je le connaisse ? Ou est-ce que je confonds avec quelqu'un d'autre ?

– On aura ta peau, braconnier ! renchérit la blonde enchaînée, en imitant du doigt sur son cou un égorgement.

Mon père ne se laisse pas intimider. Il passe le portail d'entrée du zoo et se poste devant eux.

Je ne l'ai pas encore dit : mon père a une tignasse incroyable, à mi-chemin entre le professeur Tournesol et Spirou vieillissant. À la fois dégarnie et débordante. Il n'utilise jamais de peigne. Ni ne se rend chez le coiffeur. Selon lui, les animaux s'en fichent pas mal de savoir comment on est coiffé. Il ne lui viendrait pas à l'esprit de mettre une lotion pour faire repousser ses cheveux qui sont tombés. Encore moins de teindre ses cheveux blancs pour les masquer.

L'un des manifestants a exactement la même touche échevelée. Sauf qu'il est plus jeune et a plus de cheveux, d'un brun parfait. Depuis ma cachette, ce détail me saute aux yeux. Jusque-là, je ne connaissais personne arborant la touffe de mon père.

– Laissez les gens travailler, vous ne savez pas de quoi vous parlez ! rétorque mon père.

À sa voix, j'entends qu'il est en fureur. Il est pourtant d'un naturel paisible. Comme les gorilles. Il ne se met que rarement en colère.

– Les nazis aussi *travaillaient* dans les camps de concentration ! lui répond le jeune homme au tee-shirt rouge, sur un ton ironique.

– Je n’ai jamais tué un animal, rétorque mon père. J’ai donné ma vie pour eux.

– Dommage qu’aucun animal ne t’ait tué, reprend le jeune homme.

Mon père bondit sur lui. Il lui colle un coup du droit. La bouche du jeune homme prend la même teinte que son tee-shirt. Rouge. Il se tient le nez avec les mains en reniflant. Immédiatement, trois gars se jettent sur mon père et le tabassent en l’insultant. L’un des jeunes filme la scène avec son smartphone.

Le chauffeur du camion sort de sa cabine et s’interpose de toute sa carrure :

– *Calma! Calma!*

Il se prend quelques coups mais réussit à extraire mon père de la mêlée et à le ramener dans le zoo, dont il ferme à clé le portail. À ce moment, mon père, haletant et défiguré, se rend compte de ma présence.

– Qu’est-ce que tu fais là, toi? File vite à la maison, ce sont des barbares!

Son pull est déchiré. Il parle d’une voix nasillarde, méconnaissable.

Je cours jusqu'à ma chambre. Affligée pour mon père, que ces fous furieux ont salement amoché. Mon père que j'ai vu injurié. Brutalisé. Mon père dont la réaction m'emplit de fierté, face à des gens qui n'ont rien compris.

Puis, immédiatement après, je réalise avec joie que cette manifestation est une chance : le départ de Mona est retardé. Elle va rester au zoo quelques heures ou quelques jours de plus.

Cette joie me perturbe. J'aime mon père. J'aime Mona. Où suis-je dans tout ça ?

Je m'empare d'une vieille poupée en tissu rose clair qui traîne sur l'étagère. La scalpe aux ciseaux en lui coupant les tresses. Bébés, Mona et moi avions les mêmes poupées. Seule leur couleur différait. La mienne était rose clair. La sienne rose fuchsia. Mona a gardé la sienne auprès d'elle.

Après, bizarrement, je me sens mieux. Un peu mieux.

En contemplant la poupée mutilée, d'un coup, j'identifie le jeune homme au tee-shirt rouge qui s'en est pris rudement à mon père. Bien sûr, je le connais !

Manu, le frère de Lydia, l'une de mes copines au collège. Nous sommes dans la même cinquième. Elle est d'origine espagnole. Ses grands-parents maternels sont arrivés en France quand l'Espagne était encore une dictature. Il y a longtemps.

Son grand frère a dix ans de plus qu'elle. Il est étudiant en biologie. Je savais qu'il était végétarien car à table il avait refusé de prendre du jambon, la fois où j'avais mangé chez Lydia. Mais pas qu'il militait contre les zoos. Mes parents aussi sont végétariens. Ils ne veulent pas manger d'animal mort. Moi je mange parfois de la viande à la cantine. Si elle n'a pas trop l'aspect d'un animal. Le blanc de poulet. Pas les ailes ou les cuisses. La viande hachée. Les saucisses et les merguez. Je ne me doutais pas que Manu insulterait mon père. Qu'il se battrait avec mon père. Il avait l'air d'un garçon si paisible ! Il ne ferait pas de mal à un agneau, certes. Mais à un directeur de zoo, si.

Pendant que j'y pense : j'ai confié à Lydia le transfert imminent de Mona au zoo de Milan. Elle était au courant que je ne viendrais pas au collège aujourd'hui. Elle devait me donner les cours à rattraper. Serait-il possible que son frère

l'ait appris par elle? Donc, indirectement, je serais responsable de cette manifestation et du passage à tabac de mon père?

Je reprends les ciseaux et découpe avec application des franges dans le bas de la robe de la poupée. Ensuite, je fais la même chose pour le bord des manches. La poupée est devenue indienne. Une Indienne sans tresses.

Interdiction d'imprimer
et de modifier

**Interdiction d'imprimer
et de modifier**

Mona a réintégré provisoirement son hangar. Lali lui a fait la fête en la prenant par la main. On aurait dit deux copines dans une cour de récré.

Le soir même, je retourne la voir, car les manifestants n'ont pas bougé et son transfert au zoo de Milan a été reporté. Mona me tâte de partout, comme le ferait un aveugle qui prend connaissance d'un objet. Elle me touche le visage – yeux, bouche, oreilles, nez, joues. Puis les bras. Elle me parcourt les épaules. Les omoplates. Me tient par les aisselles. Elle semble vérifier qu'elle ne rêve pas. Que je suis bien là, moi, Jeanne.

Je m'installe ensuite dans ma position préférée. Assise en tailleur entre ses jambes. Dos contre son ventre.

– Des manifestants ont arrêté le camion devant le portail du zoo. Papa s'est battu avec eux. Mais ils sont toujours là.

Mona pousse de petits grognements gutturaux. Brefs. Elle acquiesce.

– J'ai cru que je ne te reverrais jamais. On a un sursis. Dès que les manifestants auront quitté les lieux, tu partiras. Nous avons un petit rab, toi et moi.

Elle me serre fort contre elle. J'ai toujours été certaine que Mona comprenait quand je lui parlais. Les gorilles sont très intelligents. Aux États-Unis, une gorille du nom de Koko communique avec la langue des signes que des humains lui ont apprise. J'ai visionné des vidéos sur Internet. Elle est impressionnante. Elle a adopté deux chatons qu'elle adore et caresse comme le ferait un humain. Elle lit des albums. Peint. Elle comprend l'anglais, même si ses cordes vocales ne lui permettent pas de parler. Mona ne connaît pas la langue des signes, mais elle sait s'exprimer

par des gestes, des regards, des sons. Elle sait écouter. Peut-être qu'elle comprend le français? Elle est incroyablement patiente et bienveillante. Mona. Ma Mona. Elle va tellement me manquer.

Quand nous vivions encore ensemble, avant que la Protection de l'enfance ne vienne mettre le nez dans le zoo, nous passions nos journées toutes les deux. Je n'ai été à l'école qu'à partir du CP. Avant, mes parents trouvaient que j'apprenais davantage au zoo que je ne l'aurais fait à l'école. Ils disaient que de longues années de scolarité m'attendraient par la suite. Qu'on n'était pas pressés.

C'est l'heure des infos locales du soir. Mon père attend le reportage sur le zoo. Sinon, il ne regarde jamais la télé à cet horaire. Il a beaucoup à faire auprès des animaux en fin de journée. Les soigner. Les nourrir. Laver leurs enclos. D'ailleurs notre télé a au moins vingt ans. Peut-être plus. Elle ne reçoit pas les chaînes de la TNT car elle ne possède que huit canaux.

À midi, une journaliste a téléphoné. Elle réalisait un *sujet* sur le blocage du zoo et voulait

le point de vue du propriétaire. Mon père lui a raconté ce qu'il s'était passé sans rentrer dans les détails.

Au zoo de Châteaubois, une vingtaine de militants de la cause animale ont empêché ce matin le transfert d'un gorille femelle en interceptant le camion qui devait le convoier jusqu'au zoo de Milan. Une confrontation violente a eu lieu avec le propriétaire du zoo. Les fanatiques disent vouloir camper sur place tant que leurs revendications ne seront pas satisfaites. La situation paraît bloquée. Reportage Sonia Gauthier.

Les militants font partie de l'association Free Animals et exigent la fermeture définitive du zoo. Rien de moins. La jeune femme blonde est interviewée. Elle s'appelle Vanessa et se dit déterminée. D'ailleurs, ça s'entend. Elle s'exprime vite, en articulant beaucoup. Comme si elle ne pouvait tolérer aucune contradiction et était persuadée d'avoir raison. De prêcher la bonne parole :

Les conditions dans lesquelles vivent ces animaux sauvages sont insupportables. Ils sont faits pour évoluer dans la nature. Pas en cage, exposés aux regards et au bon plaisir des humains.

Les transferts d'animaux entre zoos ont pour unique but de perpétuer leur captivité en les faisant se reproduire. Cette pratique choquante est intolérable. Il faut arrêter de montrer des animaux en cage! Et il faut arrêter de cautionner ces pratiques en fréquentant les zoos!

Le chauffeur du camion est filmé dans sa cabine. Avec son accent italien, il relate les circonstances de son blocage. Blasé.

Jé souis arrivé cette matina pour charger una gorillé femmina dans mon camion. Et depuis, jé souis bloqué ici. Impossibilé dé faré mon travail. On n'a plou lé droit d'aller et vénir, si?

Une photo d'identité de mon père apparaît ensuite. Sa voix téléphonique :

Maintenir des gorilles en captivité est devenu indispensable. Ils sont de plus en plus en danger dans leur milieu naturel. Menacés par la réduction de leur habitat et la chasse. Et puis ils ne sont pas malheureux, au zoo. Ils sont chauffés, nourris, soignés. Choyés.

La photo est mauvaise. Elle a au moins dix ans. On reconnaît à peine mon père.

Un point me chiffonne dans ce qu'il a dit :

- Il y a des gens qui mangent les gorilles?
- Ils appellent cela de la «viande de brousse».

La loi l'interdit, mais cette viande est très recherchée. Certains sont prêts à payer le prix fort afin de s'en procurer. Alors les braconniers s'en mettent plein les poches.

Cet après-midi, le feu a été mis à la guérite d'entrée du zoo.

Quelques images de charpente calcinée suivent. J'avais aperçu des volutes de fumée noire venues du bas du zoo. Je croyais qu'ils faisaient brûler des pneus.

Mon père laisse tomber ses bras sans retenue sur le fauteuil. Les laisse ballants de part et d'autre des accoudoirs. Son regard est fixe. Humide. Il est près de pleurer.

La guérite est celle où étaient vendus les tickets et derrière laquelle j'ai observé son altercation avec les militants.

À présent, je comprends pourquoi j'ai croisé mon père avec un extincteur, cet après-midi.

- Ces sagouins ne respectent rien!

Le zoo est tout pour mon père. Ses animaux sont ses enfants. Du moins, il les aime comme

s'ils étaient ses enfants. D'ailleurs, avec maman, ils n'avaient pas prévu de m'avoir. Je suis ce qu'on appelle un accident. Ils savent très bien s'y prendre quand il s'agit d'empêcher des animaux de se reproduire. Une situation qui arrive souvent car beaucoup d'animaux sont trop nombreux en captivité et interdits de reproduction dans les zoos. Mais mes parents n'ont pas su le faire pour eux. Je suis là.

– T'inquiète pas, papa, on va installer une cabane de jardin à la place. On y vendra les tickets tout pareil!

Ma remarque réussit à lui extorquer un semblant de sourire aussitôt disparu.

– Ils vont finir par partir, papa!

Le reportage se conclut en mentionnant l'échec d'une tentative des forces de l'ordre pour déloger les manifestants. Les gendarmes ont voulu négocier. Ils ont reçu des jets de pierres et de projectiles divers. Ont dû battre en retraite. Ils se préparent à évacuer les militants par la force si la situation perdure ou dégénère.

Free Animals n'en est pas à son premier coup d'éclat. Il y a quelques mois, ils avaient sectionné les

barreaux des cages où se trouvaient les animaux du cirque Jivago. Un tigre mâle s'était ainsi échappé avant d'être abattu sur un terrain de football, ajoute la présentatrice avec une expression neutre qui correspond mal à ce qu'elle vient d'expliquer.

Mon père, ma mère et moi sommes isolés avec nos animaux depuis que les militants ont décidé de rester sur place et de bloquer l'entrée.

Ma mère revient de sa tournée auprès des chimpanzés avec ses bottes et ses gants.

– On a des fruits et légumes pour deux jours.

Elle file à la salle de bains se laver et se changer.

Mon père a éteint la télé et sombré dans une totale apathie. Yeux fermés. Tête appuyée contre le fauteuil. Il semble avoir perdu toute énergie. On dirait une frite molle de la cantine tombée d'une assiette. Piétinée par tous.

Le voir ainsi me décide à retourner auprès des manifestants, et surtout du frère de Lydia, Manu, s'il est encore là malgré sa blessure. Peut-être que, en discutant avec lui, je parviendrai à convaincre les militants de partir. Je choisirai un moment où mes parents seront auprès des animaux.

Si je n'avais pas parlé à Lydia, peut-être que rien ne serait advenu. Mona serait à Milan. Comme mes parents l'avaient prévu. Je serais redevenue fille unique.

Juste à l'instant où je viens de décider d'aller discuter avec les manifestants, mon portable sonne. Lydia. Je décroche. Au moment où je touche le bouton vert, je regrette. Trop tard.

Elle vient de regarder le reportage à la télé. Veut savoir comment je vais.

– Moi ça va, mais tu verrais mon père...

Je suis un peu gênée de lui parler. Je la soupçonne d'être à l'origine de nos ennuis. Indirectement. Involontairement, peut-être. Se pourrait-il qu'elle appelle car elle se sent coupable? Je fais en sorte d'écourter la conversation. Il est l'heure de dîner. Ma mère m'attend.

**Interdiction d'imprimer
et de modifier**

Le lendemain, en fin d'après-midi, mes parents sont partis inspecter les oiseaux et les reptiles. J'ai guetté leur départ toute la journée. Parfois ma mère s'absentait. Parfois mon père. Jamais les deux. Pas moyen de m'esquiver discrètement.

Enfin seule à la maison! Je m'équipe d'une veste chaude et me faufile en vitesse jusqu'au portail d'entrée. Pas de risque que mes parents me captent, l'oisellerie et le terrarium sont de l'autre côté du zoo. Effectivement, la guérite où les tickets étaient vendus a été brûlée. À la place, il ne reste qu'un tas de gravats calcinés. Le portail d'accès, pourtant, est intact. Ils ont dû lancer une flammèche à distance.

Plus moyen de m'abriter et d'approcher incognito. Dès que je suis à vingt mètres, une militante anti-zoo – la blonde – lève la tête, m'aperçoit et le signale à son comparse. Le chevelu. Malgré la saison (on est fin octobre), il est torse nu. Autant il est hirsute sur le crâne, autant son corps est imberbe. Vu leur tête, ils sont étonnés et déçus que ce soit moi, et non mon père. Ils replantent plus profondément les sardines qui tiennent une tente-dôme, sur la pelouse qui jouxte le parking. Un véritable village de tentes a poussé depuis hier. J'en compte au moins une quinzaine.

Devant, le camion qui devait transporter Mona. Le chauffeur est reparti depuis longtemps, dans une voiture de la gendarmerie. La blonde prend l'initiative, elle me hèle :

– Qu'est-ce que tu fais là, toi?

Mon père m'a demandé exactement la même chose, quand j'étais cachée derrière la guérite à observer sa querelle avec les manifestants.

– Manu est ici?

– D'où tu le connais? demande le chevelu, surpris.

– Sa sœur Lydia est au collège avec moi. Il est ici? Je voudrais lui parler.

– Il est allé faire des courses, il ne va pas tarder à revenir, répond la blonde qui aussitôt se désintéresse de moi et se reconcentre sur sa tâche.

Je m'assois par terre devant les gravats, sans franchir le portail, pour attendre. Pourvu qu'il ne mette pas trop longtemps à rappliquer. Mes parents risquent de ne pas me trouver à la maison. Ils s'affoleront et après ça bardera. Plus ils ont eu peur, plus ils sont sévères. Ils m'ont déjà fait le coup la fois mémorable où, à huit ans, je suis entrée dans le box de la panthère noire pendant que mon père la nourrissait. Il s'est retourné et il m'a vue derrière lui. J'ai été punie pendant une semaine. Plus le droit d'aller voir Mona. Elle n'avait rien fait et elle a été punie, elle aussi, en n'ayant plus ma visite plusieurs jours d'affilée.

La blonde est armée d'un maillet en plastique noir qu'elle tient par un manche en bois. Des protecteurs des animaux qui tapent sur des sardines, je trouve ça drôle. Je ris intérieurement, en les observant se trémousser, à travers le portail. Ils galèrent. Le terrain est sec et caillouteux.

La tente est ballottée par le moindre souffle de vent. Elle est si légère qu'elle risque de s'envoler à la première brise.

Une voiture arrive. Manu. Un pansement collé entre le nez et la bouche. Un autre plus haut en travers du nez. Souvenir de mon père! Il décharge le coffre. Il a acheté de quoi tenir un siège. De gros filets de pommes de terre. Du riz par sacs entiers. D'énormes boîtes de conserve. Le chevelu vient l'aider. Je me lève et agite les bras.

– Manu!

– Qu'est-ce que tu fais là, toi?

Encore cette question. Ils s'imaginent que je devrais être où? Sagement dans ma chambre, en train de jouer à la Barbie?

– J'aimerais qu'on discute.

– Tu comptes rester derrière ta grille? Tu sais, on est végétariens. Et on n'a encore violé aucune jeune fille.

«Jeune fille», l'expression me flatte. Je ne suis plus une «petite fille». Pas encore une «jeune femme», mais déjà une «jeune fille».

– J'ai pas la clé!

Quelle nugget! Dans ma précipitation, j'ai complètement oublié de m'en munir.

– Passe par-dessus. C'est pas très haut. Bruno va t'aider. Il est doué en escalade.

Le chevelu s'approche et présente ses mains jointes paumes en l'air, doigts entrelacés, à travers le portail.

– Vas-y, pose le pied sur mes mains.

Dès que ma chaussure est calée, il soulève les mains et me rapproche du ciel.

– Tu pèses rien! Attrape le haut du portail!

Je tends les bras et parviens à me hisser. Une jambe de l'autre côté. Puis l'autre. J'ai bien fait de mettre un pantalon.

– Laisse-toi tomber, je te rattrape!

Je lâche le haut du portail. Il me saisit par la taille et me dépose sur le sol en soulevant un peu ma veste. Je me rhabille correctement en tirant dessus.

– Alors comme ça, tu veux discuter? demande Manu. De quoi tu veux parler?

**Interdiction d'imprimer
et de modifier**

Je n'avais pas réfléchi avant à la manière dont j'allais entamer la discussion. Mon objectif est clair : débarrasser mes parents de ces manifestants afin que le zoo puisse fonctionner de nouveau. Mais par où commencer ? Quels arguments exposer à Manu sans qu'il me rie au nez ?

– Pourquoi vous vous en prenez à mes parents ?
je bafouille maladroitement.

– On n'en veut pas à tes parents personnellement. Notre combat est bien plus universel, répond Manu.

– Les zoos ne devraient plus exister, ajoute la blonde.

Merci. J'avais compris.

– Et mes parents?

– Ils pourraient trouver un moyen de gagner honnêtement leur vie sans faire souffrir des êtres vivants.

– Qu'est-ce qui vous fait dire que les animaux souffrent, dans le zoo? Au contraire, mon père recueille des animaux maltraités. Un lion en cage dans un grenier, en plein Paris. Une louve attachée à un piquet dans un enclos minuscule, en Bretagne. Et plein d'autres. Il veille à leur bien-être.

– Si on s'asseyait pour discuter? propose Manu.

La blonde, le chevelu, Manu et deux autres filles s'installent sur la pelouse autour d'une tache noirâtre encerclée de pierres – le foyer où ils allument le feu, le soir. La nuit dernière, ils ont joué de la guitare et chanté. Leurs voix se mêlaient aux cris des animaux.

Ils m'invitent à les rejoindre. Après un instant d'hésitation, je m'assois à mon tour, entre Manu et l'une des deux filles.

– Au fait, je m'appelle Vanessa! entame la blonde. Et lui, c'est Bruno!

Elle désigne le chevelu qui a la même coupe que mon père – mi-afro, mi-reggae. Il a une bonne tête et un visage pacifique.

– Nous, c'est Bérengère et Cathie, ajoute l'une des deux filles, qui porte un drôle de turban vert sur la tête. Elle ressemble à un fakir féminin un peu enrobé.

Cathie, elle, se distingue par sa salopette en jean qui fait ressortir sa poitrine opulente.

– Tu as déjà vu un gorille en liberté? demande Manu.

La question sent le piège. Si je dis oui, il va me demander à quelle occasion et je ne saurai pas quoi répondre.

– Sans doute que non. Il aurait fallu voyager en Afrique tropicale, commente Vanessa.

Je trouve une pirouette :

– J'en ai vu à la télé!

– Et ils faisaient quoi, ces gorilles de la télé? Ils construisaient une cage pour le caméraman? ironise Vanessa.

La discussion est mal partie. Seule contre tous, je perds de vue mon objectif. Je n'arriverai jamais

à les convaincre. Il faut que je relance le dialogue sur de nouveaux rails.

– Vous connaissez Mona? je tente.

– La gorille qui devait être transférée à Milan, répond Manu sans hésiter.

– Je tiens à elle comme à une sœur.

– Tu voudrais que ta sœur passe son existence enfermée? demande Bérengère en réajustant son turban sur sa tête.

Ils sont plus forts que moi. Je ne sais pas quoi répondre. J'aimerais leur clouer le bec, leur rabattre le caquet. Tout un tas de métaphores volaillères. Du haut de mes douze ans, je me sens limitée.

– Dans la nature, elle risque d'être tuée puis mangée. Son territoire détruit. Nous la protégeons en la maintenant ici.

– Sûr qu'en prison on ne risque pas d'être renversé par une voiture! ironise Vanessa.

Je la trouve vraiment insupportable.

Manu a dû s'apercevoir de mon agacement.

– Ce soir, on fait un barbecue végétarien, tu veux rester avec nous?

– Je ne peux pas. Mes parents ne savent pas où je suis. Je dois rentrer avant eux.

– Laisse-moi ton numéro de portable. Je te préviendrai quand on en fera un!

Je griffonne mon numéro avec un crayon-mine sur un bout de papier qu'il a sorti de sa poche. Un flyer pour un concert.

Déjà, j'esquisse le mouvement de partir en pliant les jambes et en posant les pieds à plat sur le sol, prête à me lever. Dans un élan de fierté, pour ne pas perdre la face et me laisser une nouvelle chance, j'ajoute :

– Je reviendrai.

Bruno, le chevelu tranquille, me raccompagne jusqu'au portail et m'aide à le passer en tenant mon pied.

– Saute sur le buisson, tu te feras moins mal! me crie-t-il alors que je suis coincée à califourchon au sommet.

Un gros buisson est planté derrière la grille, sur le côté du chemin d'accès au zoo. Tant pis pour mon pantalon. Je me laisse tomber en diagonale dedans. Casse plusieurs branchages dans ma chute. Me relève indemne.

– T'as du bol! Il a pas d'épines!

C'est exactement la réflexion que je venais de me faire. Ce serait quand même plus commode de me procurer la clé du portail. Surtout que je sais où elle est.

**Interdiction d'imprimer
et de modifier**

Le matin suivant, mes parents nettoient l'enclos des fauves. Ils en ont pour un bout de temps. Je récupère la clé du portail sur le panneau où figurent toutes les clés du zoo, à l'entrée de notre maison. Pendues à des crochets. Facile de la reconnaître, une étiquette marquée *portail entrée* est collée sur le porte-clés.

Je cours jusqu'au portail. L'ouvre d'un tour de clé puis le referme. Je me retourne. Bérengère est déjà derrière moi. Avec une fille au teint mat qui porte les cheveux très longs, coiffés en une tresse qui lui atteint les fesses.

– Tu as la clé de la grille?

Le turban de Bérengère est violet, aujourd'hui. Il lui cache la totalité des cheveux. Peut-être que Bérengère est chauve, dessous?

– J'habite ici, bien sûr que j'ai la clé!

Elle prend un air satisfait. Un éclair de vivacité traverse son regard. Qu'a-t-elle derrière la tête?

D'un coup, je prends peur. Et s'ils me séquestraient et me volaient la clé? Je réalise mon imprudence trop tard. Je fourre la clé dans ma poche comme si de rien n'était. Je ne suis pas tranquille. Manu arrive à notre hauteur. Sa présence me rassure quelque peu.

– Je suis content de voir que tu es revenue. Nous ne sommes pas méchants, tu t'en es aperçue.

– Ouais, on mord pas! ajoute Bérengère, avec un grand sourire qui révèle des dents pointues bien alignées.

Décidément, elle me fait flipper, cette Bérengère. Si ça se trouve, elle peut marcher pieds nus sur du verre brisé sans avoir mal.

– T'as déjà pris ton petit-déj? me demande Manu.

– Évidemment, il est 10 heures!

– Pour nous, la journée commence tout juste. Bruno et Cathie dorment encore. Suis-moi!

Manu se dirige vers une tente plus grande que les autres, divisée en deux pièces. Je pénètre dans la première. Une forte odeur de café. Vanessa coupe du pain de campagne en tranches qu'elle pose dans un plat en osier.

– Salut, toi! s'exclame-t-elle dès qu'elle m'aperçoit.

La lumière est bleue sous la tente, dont la toile filtre les rayons du soleil. Avec sa blondeur, Vanessa prend des allures de schtroumpfette amazonne. Elle paraît presque sympathique. À son look légèrement négligé, on voit qu'elle n'est pas levée depuis longtemps. Ses cheveux sont relevés par une pince. Elle porte un tee-shirt ample qui, sur son physique de brindille, lui donne l'air d'une allumette déguisée en patate.

Dans la pièce sont amassés des jerricans d'eau, deux bouteilles de gaz, dont l'une avec un brûleur sur lequel est posée une casserole d'eau, des couvertures polaires, des caisses en plastique remplies de matériel.

Après avoir enlevé leurs chaussures, Manu et Bérengère pénètrent dans l'autre pièce. Je fais pareil. Un tapis oriental recouvre le sol. Des coussins multicolores servent de sièges improvisés. Je m'assois sur l'un d'eux.

Deux autres gars et une fille que je ne connaissais pas sont déjà sur des coussins. Ils devaient faire partie des excités d'hier. Les deux gars portent le même tee-shirt bleu pétrole.

– Tu prendras au moins un thé?

– Je déteste le thé. Je bois du chocolat chaud, au petit-déj.

– On peut t'en faire un avec du lait de soja à la noisette. On n'a pas de lait de vache. On boycotte tous les produits issus des animaux.

– Mais les vaches ne sont pas tuées à cause de leur lait!

– Elles sont parquées et maintenues à l'intérieur de clôtures, explique Manu.

Bérengère ne me lâche pas des yeux. Elle ajoute :

– On les oblige à avoir un veau afin de produire du lait, puis ensuite on l'envoie à l'abattoir. La vache est séparée brutalement de son petit.

Tu imagines l'état de ta mère, si tu avais été envoyée à l'abattoir quelques semaines après ta naissance?

Charmant comme perspective! Bérengère a la délicatesse de la patte d'un ours attrapant un saumon au vol.

– Tu as toujours envie de boire un chocolat chaud? me demande Vanessa.

Va pour le chocolat chaud au lait de sojanoisette. De toute façon, ils n'ont rien d'autre. Vanessa me l'apporte dans un mug sérigraphié *Free Animals* en noir avec un dessin de chaîne cassée par un poing serré, puis elle prend place sur un coussin. Une tasse de café à la main. L'odeur de ma boisson est étrange. Le goût aussi. Pas mauvais. Différent du chocolat chaud dont j'ai l'habitude. Vanillé. Légèrement plus liquide.

– Tu n'es pas venue juste pour le petit-déj. Je me trompe? m'interroge Manu.

– Vous pensez rester encore longtemps?

– Tu veux dire, à camper devant le zoo?

– À empêcher mes parents de dormir à cause du stress.

Je n'aime pas du tout le sourire que les deux gars assis à côté de moi esquissent. Ils ne me prennent pas au sérieux.

– Je suis désolé pour eux, répond Manu, imperturbable, mais on va rester aussi longtemps que possible. Tu sais, comme on te l'a déjà dit, on n'en veut pas personnellement à tes parents. On a su qu'un transfert d'animal était prévu et on a saisi l'occasion pour faire parler des zoos, où beaucoup vont sans réfléchir, parce que ça semble faire plaisir aux enfants.

– Et où iront les animaux si le zoo ferme?

– On les récupérera, puis on les placera en «parcs de conservation» dans leur pays d'origine, à l'abri du public. C'est le but de l'association internationale Free Animals, dont on constitue la branche française.

– Et Mona?

– La pauvre gorille n'a jamais connu les forêts équatoriales africaines où elle aurait dû vivre, répond Bérengère. Elle n'a connu que des décors.

– Ça veut dire que je ne la reverrai plus?

Ma voix a déraillé malgré moi.

– Si tu tiens vraiment à elle, tu accepteras son éloignement, répond Manu.

– Tu te rends compte que, pendant toutes ces années, elle n’a jamais pu se déplacer de plus de quelques centaines de mètres carrés? Dans la nature, les gorilles évoluent dans plusieurs kilomètres carrés, ajoute Vanessa.

– Sa mère ne s’en est pas occupée! Elle serait morte, dans la nature.

Manu prend la relève, plus modéré :

– Au sein d’un groupe, Mona n’aurait pas été abandonnée. Si sa mère avait refusé de s’en occuper, une autre femelle aurait endossé son rôle et pris en charge le bébé gorille.

Il ajoute :

– On milite aussi pour la protection du milieu naturel des animaux. On lutte contre la déforestation. On soutient les réserves naturelles. Les lois internationales de protection de la faune sauvage.

Le doux Bruno fait irruption dans la tente, les deux mains autour d’un mug *Free Animals*. Il se réveille à peine. Sa volumineuse touffe de cheveux est aplatie d’un côté. Il se gratte la barbe

avec l'ongle de l'index. Les poils drus émettent un bruissement mat.

– Hello les gens!

Cette parole le fait bâiller. Il m'adresse un petit signe en levant à peine son mug. Se laisse tomber sur un coussin.

– Vous parlez bien sérieusement, dès le matin!

– Et Cathie?

– Elle est encore au lit. Elle a mal digéré le poivron grillé, hier soir. Elle a passé une partie de la nuit à avoir mal au ventre. Elle va mieux et se repose. Elle ne prendra pas de petit-déj.

– Elle pourra être d'attaque cet après-midi?

– Elle y tient.

Ils veulent faire quoi? Vanessa semble avoir entendu ma question sans même que je l'aie posée:

– On a convoqué des journalistes à qui on va présenter notre combat. Les trois minutes du JT ne suffisent pas, répond Vanessa sur le ton que je lui ai vu prendre à la télé.

Butée et offensive.

– On a besoin de temps pour expliquer notre démarche. On est à contre-courant de la société.

– Cela ne va pas de soi de nous soutenir, complète Manu. Avec les affaires touchant des abattoirs, où sont commis des actes de cruauté sur des animaux, qui ont scandalisé l'opinion publique, le moment est favorable pour dessiller les yeux des gens. Déjà beaucoup critiquent les cirques qui détiennent des animaux. Les zoos sont l'étape suivante.

Bruno, avec son air de pas réveillé, apporte aussi sa contribution à mon édification :

– Si on veut arriver à modifier les consciences, on doit se faire entendre.

Et Bérengère de rajouter, sous son turban :

– C'est pour cette raison qu'on mène des actions spectaculaires. Le seul moyen de faire parler de notre cause.

– Nos cibles prioritaires sont, outre les cirques et les zoos, les corridas et les laboratoires scientifiques où des expériences sont menées sur les animaux, ajoute Vanessa, décidément remontée dès le matin.

Ils me prennent pour leur élève, ou quoi? Je n'ai aucune envie de les écouter sagement.

D'abord, je ne comprends pas bien de quoi ils parlent. Je ne suis pas venue pour ça.

– Mon père dit que vous êtes des terroristes. Avec des méthodes brutales.

– Nous ne sommes pas des terroristes ! rétorque Vanessa, toujours aussi ardente, pendant que Bruno se dandine sur son coussin.

Tout juste si elle m'a laissée finir ma phrase. Cette fille démarre vraiment aussi vite qu'un scooter flambant neuf. Elle continue. On dirait un lecteur DVD dont le disque tournerait à l'infini sans possibilité de l'arrêter.

– Nous sommes des activistes. On trouve la captivité et le sort en général des animaux sauvages insupportables. Nous sommes les forces du désordre, si tu veux. Dans le sens où on n'approuve pas l'ordre du moment.

Elle doit vouloir s'entraîner pour être au taquet devant les journalistes cet après-midi.

– Bien sûr, il serait plus confortable de rester tranquillement installés sur un canapé en regardant des documentaires animaliers. Mais si on veut défendre efficacement la cause animale, on doit agir. Les terroristes, ce sont ceux

qui confondent les animaux avec des objets. Qui croient qu'on peut exposer un lion vivant comme un tableau de Renoir dans un musée. Payer pour voir des animaux.

Elle a un débit de voix impressionnant. Cette fille est un pitbull blond.

– T'as mal au dos? demande Manu à Bruno.

– J'ai dû dormir dans une mauvaise position.

– Il fait pas bon dépasser la trentaine! plaisante Manu, détendant un peu l'atmosphère surchauffée par la conviction fougueuse de Vanessa.

Un court silence. Vanessa a l'air de bouillir intérieurement. Elle tripote fébrilement l'anse de sa tasse à café vide. Ses mains tremblent. Ses joues ont rougi.

Je préfère m'adresser à Manu :

– Alors, vous allez rester là?

– On n'a pas prévu de partir, en tout cas.

Je me lève d'un coup, laissant le mug *Free Animals* au sol. Je n'ai pas terminé mon chocolat chaud. En fait, le chocolat chaud avec du lait de soja à la noisette, c'est dégueu.

Maintenant que j'ai bondi, je ne peux plus que continuer. Je crie :

– ET MES PARENTS? C'EST EUX QUE VOUS VOULEZ ENVOYER À L'ABATTOIR?

Mon explosion soudaine m'étonne moi-même. Les autres doivent être encore plus décontenancés. Je crois entendre Vanessa marmonner: «Elle est comme son père! Ça doit être génétique, la violence!» J'attrape sa pince à cheveux et la lance à terre, lui arrachant quelques mèches au passage.

– Hé là! intervient Bruno. On veut envoyer personne à l'abattoir.

– On veut que les abattoirs ferment, nuance! tente de plaisanter Manu.

Il croit franchement que j'ai envie de rire? Je sors en courant de la tente, des larmes plein les yeux. Bruno me suit. Le portail. La clé. J'ouvre, je passe, je referme. Je cours encore. Sans me retourner. Remets la clé sur le panneau. M'enferme dans ma chambre.

Ma poupée scalpée est encore trop mignonne. Elle a toujours sa coupe courte et ses franges d'Iroquoise en bas de la robe ainsi qu'aux poignets. Je m'empare de mon cutter, relève sa manche et l'incise sur le bras. Plusieurs fois. Je voudrais qu'elle saigne. Il n'en sort que des fibres blanches.

À l'intérieur du zoo, la situation est critique. Mes parents sont sur tous les fronts. Ils n'ont le temps de faire que des passages éclairs à la maison. Ils soignent eux-mêmes un hippopotame malade. Sous ses dehors de gros patapouf sympathique, il est l'un de nos animaux les plus dangereux. Il peut charger un homme et le tuer en le piétinant. Le vétérinaire a tenté de se déplacer. Sa voiture a été interceptée par les militants. Il a dû rebrousser chemin. À présent, il est forcé de donner ses instructions par téléphone à mon père. Mes parents suivent également la gestation de Nora, la girafe, qui attend un girafon pour mai. Ils nettoient les cages tout seuls. Les animaliers ne

peuvent pas venir non plus. Le blocus est total. Personne n'entre. Personne ne sort.

Les militants ont installé une barricade devant le portail avec un bric-à-brac de containers à poubelles, de branches et de blocs de rochers récupérés dans la forêt. Ils sont toujours au moins deux devant, une pancarte *Les animaux ne sont ni à louer ni à vendre* autour du cou. Jour et nuit. Leur rôle se cantonne le plus souvent à distribuer des tracts aux visiteurs du zoo qui n'étaient pas au courant de leur action et sont forcés de repartir, déçus. Privés de leur sortie en famille.

J'ai renoncé à tenter de leur parler. Leur argumentation est plus puissante que la mienne. Ils sont trop nombreux. Bornés. J'ai compris que je n'arriverais à rien. Que retourner les voir n'était pas une solution.

Une autre stratégie m'est passée par la tête : appeler ma copine Lydia. Si j'arrivais à la convaincre, elle, elle pourrait peut-être fléchir son frère Manu ?

Mes espoirs ont été douchés.

– *Je ne lui ai pas parlé depuis plusieurs jours. Il campe devant le zoo et ne repasse plus par la*

maison. Nos échanges se limitent à une photo envoyée de temps en temps par messagerie instantanée. C'est tout! m'a répondu Lydia au téléphone. Je ne peux rien faire, quand il est en action avec ses potes militants, il est isolé du monde, il ne répond pas à mes appels.

Le pire, dans le zoo, c'est la nourriture. On n'a plus de produits frais, fruits et légumes, qui constituent la base de l'alimentation de beaucoup d'animaux. Mes parents sont obligés de donner du foin et de préparer une bouillie nutritive de secours à partir de sachets et d'eau, pour compléter. Ils ont encore de la viande congelée pour les carnivores, mais les réserves s'épuisent. Leurs réserves à eux aussi s'épuisent. Je les sens près de craquer.

– Si d'ici mardi ils ne sont pas partis, on est fichus! Quand je pense qu'ils bloquent le zoo au nom des animaux! résume mon père, démoralisé.

– Ils vont partir, positive ma mère. De gré ou de force.

– On se demande vraiment ce que fout la gendarmerie! Elle nous laisse crever! Les animaux, les gendarmes s'en foutent royalement. Ils sont

tout juste bons à vérifier que les automobilistes ont bouclé leur ceinture de sécurité!

Mon père peste contre les gendarmes. Ils sont pourtant notre dernier recours. Ils appellent régulièrement pour prendre des nouvelles et suivent de très près la situation à l'intérieur du zoo. Mon père leur explique que tout est sous contrôle. Il ne semble pas leur faire confiance. Minimise. Leur cache certaines informations. Notamment l'épuisement des réserves en nourriture. On dirait qu'il veut que personne ne mette le nez dans ses affaires. J'ai du mal à comprendre son attitude. Il a besoin des gendarmes, mais il les tient à distance. Il voudrait qu'ils agissent et refuse qu'ils se mêlent de son zoo. Il se plaint qu'on le laisse crever et feint d'aller parfaitement bien.

Les gendarmes, de leur côté, attendent le renfort des équipes du GIGN et ne veulent pas risquer d'intervenir à nouveau sans eux. Ils savent que les militants de la cause animale sont certes peu nombreux, mais peuvent être imprévisibles car ils sont prêts à tout. Même aux actes les plus extrêmes et dangereux. Leur préoccupation est d'éviter tout drame humain lors de leur opération.

S'ils blessent un manifestant, un scandale risque d'éclater. Il y a eu des précédents très médiatisés. Les gendarmes ont des consignes de prudence. Les membres du GIGN ont l'habitude des situations de crise. Ils savent les gérer.

Dans l'expectative, tout est bloqué. Seule consolation : Mona a réintégré son hangar, auprès de Lali. Comme je ne vais plus au collège, pendant les vacances, et qu'il n'y a aucun visiteur, je peux la voir quand je veux. Elle m'accueille avec des grognements de joie et me colle contre elle avec ses bras. Je n'arrive pas à m'en dépêtrer. Jamais je n'ai vu Mona si affectueuse. Elle ne veut plus me lâcher. Je n'ai même pas le droit de m'approcher de Lali.

Je passe une bonne partie de mes journées avec elle. Dans ses bras. Je lui raconte. Les manifestants. Les journalistes. Mes parents. Elle presse ma tête contre sa poitrine pendant que je parle. Je voudrais qu'elle reste. Que les manifestants partent. Que Mona reste. Je l'aime, ma gorille.

Je lui raconte des souvenirs qui nous amusent. Je mime. La fois où elle a tenté de nettoyer la cage des ours malais. Elle est entrée à la suite de l'animalier, sans se faire voir, puis lui a pris son balai des

mains. Il a tenté de le lui reprendre mais n'a pas eu la force physique pour y parvenir. Il a téléphoné à mon père qui est accouru. La fois où elle a bu l'eau de notre bain. On s'est retrouvées dans une baignoire presque vide. Après, elle avait le ventre si gonflé que mes parents ont dû la faire examiner par le vétérinaire. La fois où elle a poursuivi un papillon et s'est cognée contre un arbre. Depuis, elle a une peur panique des papillons. Même quand elle en voit un en dessin, elle se cache les yeux. Elle est la première à rire de sa phobie. Les gorilles savent faire preuve d'autodérision.

Je dois cependant le reconnaître : je n'arrive plus à profiter autant des moments avec Mona. Je pense trop au zoo assiégé. Les manifestants ne nous accordent qu'un sursis. Un petit délai. Quand le GIGN sera intervenu, Mona partira. C'est inéluctable. Avant le blocus, l'idée m'était insupportable. À présent que je vois mes parents souffrir, et aussi les animaux qui ne mangent plus à leur faim, je préfère me séparer d'elle et que cette situation cesse. Je me suis résignée. J'attends même les hommes du GIGN avec impatience. Ils sont devenus l'unique issue.

Dans l'expectative, il faut tenir. Quand je ne suis pas avec Mona, j'aide mes parents de mon mieux. Je prépare des seaux de nourriture. Je vide des brouettes de litière souillée au compost. À côté, un gros tas d'ordures attend d'être emporté par les éboueurs, qui ne peuvent plus passer. Ma contribution est limitée car je n'ai pas le droit de pénétrer seule dans les cages de la plupart des animaux. Et aussi parce que mes parents ne veulent pas que mes vacances soient gâchées par quelques zozos surexcités.

– Retourne à la maison ! Les vacances servent à se reposer. Tu ne vas pas t'épuiser ! me répète mon père, quand je lui propose ma collaboration.

Au nom de ma sécurité et mon répit, je glande donc beaucoup dans ma chambre. Je surfe sur Internet, principalement pour regarder des vidéos comiques. Je suis abonnée à une chaîne où Alex@ne, une fille de seize ans, mime avec humour ses aventures au lycée, les mecs qu'elle fréquente (avec les détails physiques et tout), ses copines, ses profs, ses parents, son frère aîné. Cette fille n'est pas très jolie mais qu'est-ce qu'elle est drôle! J'adore ses vidéos.

Je m'apprête justement à regarder si elle en a posté de nouvelles. Mon portable bipe. Un texto. Quelqu'un pense à moi? Numéro inconnu mais pas masqué.

Salut Jeanne! Nous organisons un barbecue végétarien ce soir. Tu veux te joindre à nous? C'est vrai que j'ai laissé mon numéro à Manu hier! Je réponds immédiatement: Non. Mon portable bipe à nouveau: Comment va Mona? Alors ils se soucient réellement d'elle? Immédiatement, je décide de poursuivre la conversation: 😊 d'être restée chez elle. Nouveau bip: Tant mieux.

Qu'est-ce que je devrais répliquer? Si Free Animals n'avait pas décidé de mener une action

de blocage, à l'heure qu'il est Mona serait à Milan. D'un autre côté, mes parents ne seraient pas aux cent coups. Et moi? Je me lamenterais, sans doute. Manu m'envoie un nouveau texto : Tu vois qu'on n'est pas des méchants!

Je pose mon portable à côté de mon ordi, sur mon bureau. Alex@ne vient de mettre en ligne une vidéo rigolote. Elle s'est filmée avec son ours en peluche et dialogue avec lui en l'agitant et en le faisant parler comme un gars avec une voix grave un peu ridicule. Il parle du nez et zozote. Il voudrait sortir avec elle, mais elle ne veut pas. Il tente tout, même les moyens les plus tartes. Il l'invite au ciné. À la patinoire. Pour finir, par dépit, il tente de lui toucher le décolleté avec la patte. Elle le gifle. Le pauvre nounours fait un vol plané phénoménal et s'écrase contre un mur. Il tombe lamentablement à terre. Alex@ne tient une feuille de papier sur laquelle est noté un message : *Maintenant vous êtes prévenus!*

**Interdiction d'imprimer
et de modifier**

Normalement je n'ai pas l'âge requis, mais j'ai créé un compte sur un réseau social, Eyebook, il y a déjà quelques mois. De temps en temps, je poste des photos d'animaux du zoo. Je donne quelques nouvelles à mes «amis», principalement des copains du collège et des membres de ma famille. Je ne fréquente pas beaucoup ce site, que je trouve vieillot. Je préfère regarder des vidéos sur les chaînes auxquelles je suis abonnée.

Tout à l'heure, j'ai croisé ma mère avec une brouette chargée de foin. Elle avait l'air harassée et se dirigeait vers l'enclos des antilopes.

– On risque de manger tard ce soir! On a encore beaucoup à faire. Ton père s'occupe de l'hippo-

potame malade. Après il doit nettoyer les enclos des chimpanzés, puis l'abri des mainates. Ensuite on ira préparer la nourriture et la distribuer aux loups et aux fauves.

– Vous avez besoin d'aide?

– Peux-tu t'occuper des gorilles? Il faudrait les nourrir vers 19 heures. Il nous reste encore des tranches de pommes déshydratées pour eux.

L'intervention du GIGN en vue de déloger les manifestants est prévue dans les prochains jours. Elle n'a pas encore pu avoir lieu à cause des nombreuses opérations programmées dans le cadre du plan Vigipirate qui mobilisent le GIGN. Le zoo n'est pas la priorité. Surtout que mon père continue à laisser penser aux gendarmes qu'il maîtrise la situation. Je ne sais pas exactement quand l'opération tant attendue se déroulera. Mes parents ne me l'ont pas dit. J'ai seulement surpris une conversation entre eux, ce matin, avant qu'ils ne disparaissent, aspirés par le zoo et les milliers de tâches à accomplir en l'absence du personnel. Mes parents m'inquiètent. Ils se renferment.

J'allume mon ordinateur et me dirige sur Internet. Dès que la fenêtre s'ouvre, je reçois une

notification comme quoi j'ai une invitation de ma copine Lydia, la sœur de Manu, à aimer une page sur Eyebook. Contentée qu'elle pense à moi. Je me connecte. La page est celle de Free Animals, avec le même dessin que sur le mug, une chaîne cassée avec un poing serré. Sans réfléchir, je clique sur le bouton «j'aime».

Ensuite seulement, je lis la page. On peut y suivre en direct le blocus de notre zoo du point de vue de l'association. Les militants y postent régulièrement des vidéos qu'ils ont tournées eux-mêmes. Je reconnais Vanessa, la blonde, qu'on voit souvent à l'image. Elle aurait pu créer une chaîne vidéo de filles sur les cosmétiques et les fringues. Elle aurait été suivie par plein de fans. Reconnue dans la rue. Aurait touché des sous grâce à la publicité. Mais non, elle a choisi l'activisme, quitte à se faire insulter et à enfreindre la loi. Qu'est-ce qu'elle y gagne?

Je regarde une première vidéo, en réalité la dernière qu'ils ont postée. On y voit Vanessa sous la tente. Face caméra, habillée en treillis militaire, elle commente : *Troisième jour devant le zoo. Rien ne bouge. On ignore tout du sort des animaux. Nos tentatives d'infiltration ont échoué. Mais on*

tient. Personne n'entre dans le zoo. On espère une libération prochaine des animaux. Ma parole, on dirait la vidéo de propagande d'une prise d'otages. 176 personnes aiment la vidéo. Je lis les commentaires. *Laura Wagner: Tenez le coup! Ils vont finir par lâcher!* *Tony Millot: J'admire ce que vous faites. Vous êtes des purs.* Seul un certain Martin Pereira se démarque en reprenant les mots de mon père: *Avez-vous pensé un seul instant à ces pauvres animaux, privés de soins? Vous êtes des terroristes. Votre place est en prison.* Manu Rodriguez, le frère de Lydia, a répondu: *Je vous invite à visiter notre site Internet, vous verrez que nous n'agissons pas au hasard. Si quelques animaux non humains souffrent actuellement, c'est pour libérer l'ensemble de leurs congénères. Et faire réagir l'opinion.* Vanessa Manière a répondu aussi (je découvre son nom de famille, il lui va bien): *Après avoir enfermé les animaux, vous pensez à enfermer les humains. Vous n'avez pas d'autre solution à proposer?* Martin Pereira a commenté: *L'asile pour tous. Il n'y a que ça de vrai.* Vanessa a rétorqué en le tournant en dérision avec une citation: *Vous avez raison, il faut fermer les écoles*

et agrandir les cimetières, comme disait Roberto Zucco au théâtre. Martin Pereira n'a pas répliqué.

Les militants ont posté de nombreuses vidéos. Plus je descends sur la page, plus elles sont anciennes. Ils tiennent une sorte de journal de bord de l'occupation du zoo. Au début, ils évoquent une altercation avec le «tenancier» du zoo, donc mon père, mais sans avoir mis en ligne la vidéo de la bagarre. Je ne connaissais pas ce mot, «tenancier», alors j'ai cherché : *Substantif péjoratif désignant une personne qui tient et gère certains établissements soumis à réglementation (maisons de jeu, de prostitution par exemple).* N'importe quoi. Mon père, un «tenancier». Comme s'il cherchait à faire du fric avec le zoo!

Ils ont aussi posté un reportage qui leur est favorable, sur une Web TV écolo. Il dure sept minutes vingt. Je le visionne. La voix *off* donne des statistiques sur le nombre de zoos et d'animaux captifs en Europe et dans le monde. Vanessa est interviewée, encore elle, elle semble réciter un couplet appris par cœur – ou maintes fois répété :

La prétention des zoos à œuvrer pour la protection des espèces menacées est illusoire. Les animaux

nés en captivité, nourris artificiellement, n'ayant à vaincre aucune difficulté, à affronter aucune compétition, n'ayant pas connu aux côtés des parents l'apprentissage indispensable à leur survie, ne sont pas conformes à l'espèce initiale. Certains sont incapables de chasser et de tuer leurs proies, d'autres d'identifier leur nourriture et d'éviter les prédateurs. Ils sont dénaturés. D'ailleurs, ce n'est pas un hasard si au zoo les animaux ont besoin de soigneurs et de vétérinaires. Ils sont malades de la captivité.

Jamais je n'avais vu le zoo sous cet angle.

La plupart de ces animaux ne pourront être relâchés dans la nature. Ils ne survivraient pas. En attendant, des «parcs de conservation» doivent être créés dans leur espace de vie naturel pour les accueillir et les protéger. Avec aussi peu de contacts que possible avec les humains. Et surtout, pas de visiteurs. À l'avenir, mieux vaut préserver les milieux où vivent les animaux sauvages, conclut le reportage.

Je viens de recevoir un message privé sur Eyebok. Manu Rodriguez m'a envoyé une vidéo. Il n'a pas rédigé de message. Juste posté le lien

vers la vidéo. Machinalement, de plus en plus mal à l'aise, je clique pour la visionner. Un groupe de gorilles évoluent librement dans une forêt d'un parc naturel au Gabon. Dix adultes et deux jeunes. Ils mangent des orties, des chardons, des céleris sauvages. Fabriquent leurs nids avec des branches et des feuilles. *Leur avenir compromis dépend de nous*, martèle la voix *off*. Et moi, qu'est-ce que je fais pour les gorilles? Ces animaux ont besoin de nous. Mes parents en protègent quelques-uns dans un zoo. Grâce à eux, personne ne les chassera pour les manger. Mais, à cause d'eux, les gorilles sont nos prisonniers. Qu'est-ce qui est pire : risquer d'être tué ou vivre en prison?

D'un coup, je remarque l'heure, en bas à droite de l'écran. 21 h 34. J'ai passé ma soirée sur Internet, et mes parents ne sont toujours pas rentrés. «Et m...! Les gorilles! Je devais les nourrir et je les ai oubliés!» Je n'ai pas mangé non plus. J'attendais mes parents. Je cours à la réserve chercher les tranches de pommes déshydratées dont m'a parlé ma mère. Dans leur hangar, les gorilles dorment déjà et se réveillent au tintement du seau que je pose au sol.

– Pardon, mes chéries, j’ai été distraite.

Mona bâille. Lali et elle s’étirent, s’assoient et attrapent chacune plusieurs morceaux de pomme. Nonchalamment. Je les regarde manger, songeuse. Elles seraient peut-être mieux dans la nature? Elles ne dépendraient de personne. Les gorilles du film que j’ai vu sur Internet agissent à leur guise. Ils vivent en harmonie sous les arbres, fabriquent leur couchage avec des herbes, se nourrissent des végétaux qu’ils trouvent. Mona et Lali, elles, dépendent de nous pour tout. Nous leur imposons nos volontés. Nos retards. Nos murs.

En revenant du hangar, je trouve mes parents en train de mettre la table.

– Tu étais avec Mona et Lali? me demande mon père.

Je hoche la tête. Dans le silence de la nuit, une guitare.

– Tu les entends, ces jean-foutre? Ils se divertissent pendant que nous on trime.

Mon père devient de plus en plus amer. Il n'aime ni ceux qui font régner l'ordre ni ceux qui le dérangent. Il n'a plus que ses animaux, ma mère et moi.

Le repas terminé, je me connecte encore une fois sur Eyebook. J'ai reçu une nouvelle vidéo de

la part de Manu. Un père et sa fille embarquent sur une rivière dans la zone où, dix ans avant, ils ont relâché avec succès un gorille qu'ils avaient élevé. Le gorille les reconnaît, même la fille qui avait quatre ans à l'époque. Il prend le père dans ses bras. Un large sourire traverse son visage. Il commence par fixer longuement la fille, restée sur la pirogue. Puis elle descend. Il lui caresse le dos. Émet quelques grognements brefs de joie. Il l'a retrouvée.

Le film me laisse une impression indéfinissable. Le gorille est chez lui, dans la forêt. Et pourtant, il n'a pas oublié ses humains. Ceux qui se sont occupés de lui. L'ont relâché.

J'imagine Mona à sa place. Moi dans la barque, dix ans plus tard. Mona me prend dans ses grands bras et m'embrasse. Je serais si heureuse de la voir ainsi. Je crois que ce serait aussi bien que de l'avoir avec moi au zoo. Mieux peut-être. Car alors cet amour ne serait pas artificiel. J'aurais la certitude que je compte pour elle.

Et si j'en discutais avec mes parents? Comment ils réagiraient?

J'en parle à Mona, le lendemain. Assise en tailleur, adossée contre son ventre, je lui raconte la vidéo. Lali est intéressée aussi. Elle vient se poser accroupie en face de nous et écoute attentivement. Je dis mon égoïsme, à vouloir garder Mona. Je raconte la végétation luxuriante. Les pluies tropicales. Les pirogues. Mona est pensive. Lali est concentrée. Si j'étais une gorille, je voudrais vivre en Afrique équatoriale. Pas dans un zoo.

– C'est chez vous, là-bas. Vous ne connaissez pas, mais c'est chez vous!

Elles semblent acquiescer.

Quand je reviens à la maison, j'allume mon téléphone portable. *Un nouveau message* clignote.

C'est Manu : Tu veux nous aider ? Je réponds : Comment ? Immédiatement, mon téléphone sonne. Manu. J'hésite une fraction de seconde : je décroche ou pas ?

Je décroche.

– *Jeanne ?*

– ...

– *Comment vas-tu, Jeanne ?*

Je me rends compte qu'aujourd'hui je n'ai parlé à personne, à part à Mona et Lali. Plus quelques phrases échangées à la volée avec ma mère, au petit-déjeuner – elle avait déjà fini son café quand je suis arrivée dans la cuisine et se préparait à partir s'occuper des animaux. Mon père était déjà auprès de l'hippopotame malade.

– *Nous avons besoin de toi, Jeanne.*

– ...

– *Pourrais-tu nous donner des informations sur l'état des animaux, actuellement, au zoo ? Nous sommes inquiets pour eux.*

– L'hippopotame est malade. Les gorilles vont bien. La girafe qui attend un petit aussi. Les autres, je ne sais pas trop.

– *Il n'y a pas des cahiers où tous les événements sont notés?*

– Il y a bien les livrets des animaliers, mais je ne suis pas sûre qu'ils soient remplis en ce moment.

– *Tu y as accès?*

– Je sais où ils se trouvent.

– *Tu pourrais aller les consulter et vérifier qu'ils sont à jour?*

– Vous comptez faire quoi de ces informations?

– *Nous assurer du bien-être des animaux à l'intérieur du zoo pendant notre blocus. Nous pensons à eux, tu sais.*

Après tout, ça ne casse pas trois pattes à un perroquet. Si c'est pour le bien des animaux, je suis prête à tout.

– Et pourquoi vous ne levez pas tout simplement votre blocus?

– *Tu le sais bien, Jeanne. Nous le faisons pour les animaux.*

Le plus difficile sera de subtiliser les livrets sans que mes parents le remarquent. Mais j'ai ma petite idée.

Mes parents s'occupent des fauves, au bout du chemin principal. Les livrets se trouvent dans la salle de soins, à côté de notre maison. À condition d'être furtive, je ne devrais pas me faire repérer.

Je récupère la clé sur le tableau. Porte-clés rouge. Puis je pénètre dans la salle dédiée aux soins des animaux. Les livrets sont posés sur une paillasse carrelée. J'ouvre le premier, le plus volumineux, celui des primates, j'en photographie les dernières pages – les plus récentes, mises à jour hier – avec mon portable. Je fais pareil avec le livret des oiseaux. Puis avec ceux des loups, des ours et des girafes. Celui des animaux aquatiques. Il manque juste le livret des fauves. Mes parents ont dû le prendre avec eux.

Je repose les livrets à leur place. Ni vu ni connu. La clé au crochet, sur le panneau. Revenue dans ma chambre, je zoome sur les photos que j'ai prises. On peut lire très clairement ce qui est inscrit sur les pages. Quelques instants plus tard, elles sont envoyées à Manu en message privé sur Eyebook.

Mon téléphone sonne à nouveau. Manu. Je décroche. Il veut sans doute me remercier. Effectivement, c'est ce qu'il fait chaleureusement.

- *On a vu que pas mal d'animaux sont affaiblis.*
- Ils manquent de nourriture.

Interdiction d'imprimer
et de modifier

**Interdiction d'imprimer
et de modifier**

Le lendemain matin, ma mère revient de son inspection quotidienne du zoo et s'étonne auprès de moi :

– Quelqu'un a donné des noix aux ours malais ! J'ai retrouvé des coquilles dans la cage ! Et les aras ont eu des fruits séchés ! Il y en avait tellement qu'ils en ont laissé.

Au son de sa voix, je perçois un soulagement, presque un contentement. Je suis satisfaite de moi.

Je fais mine de n'être au courant de rien, concentrée sur mon ordinateur. Si ma mère ne voit pas mon regard, il m'est plus facile de lui mentir – à considérer que ne pas dire ce que l'on sait signifie mentir.

– Ah bon! dis-je simplement.

– Et ton père a constaté aussi que les loups ont eu des carcasses.

Je croyais que les militants étaient végétariens. Voilà qu'ils nourrissent même les carnivores. Et puis, comment sont-ils entrés dans le zoo? Je ne leur ai jamais donné la clé.

– Des carcasses de quoi?

– Plusieurs petites volailles dont il ne reste que les os. Des poulets, peut-être. On se demande qui peut bien nourrir les animaux dans notre dos.

L'après-midi, Alex@ne poste une nouvelle vidéo. Cette fois, à l'occasion d'Halloween, elle s'est mise en scène en sorcière, avec une copine grimée en zombie. Une longue balafre sur la joue. Elle raconte la manière dont elle compte s'y prendre pour racketter les petits, car à son âge plus personne ne lui donne de bonbons. Elle a sorti une toile d'araignée synthétique dont elle a l'intention de se servir comme filet. La zombie tient le rôle du petit volé par la sorcière. Agrippé à son sac de bonbons. Elles accompagnent leurs explications de grimaces horribles et franchement hilarantes.

Pendant que je la visionne en riant toute seule, j'entends la porte d'entrée s'ouvrir. Mes parents. Mon père est au téléphone :

– Est-ce que des déflagrations risquent d'effrayer les animaux?

Je mets la vidéo sur pause. Il parle de l'intervention du GIGN pour déloger les militants.

– Qu'est-ce que nous aurons à faire, pendant ce temps?

– ...

– À demain, alors, j'attends votre appel.

Il s'adresse à présent à ma mère :

– Ils viennent après-demain à l'aube. Le temps de se préparer à agir le plus efficacement possible, comme s'ils n'avaient pas déjà eu assez de temps! Pourvu qu'ils ne fassent pas de conneries!

Qu'est-ce que je décide? Je préviens les militants ou je laisse filer? D'un côté, j'attends cette libération du zoo par le GIGN avec impatience. D'un autre, les militants et leur cause me sont de plus en plus sympathiques. Si je ne les préviens pas, je les trahis. Mais si je les préviens, je trahis mes parents. La situation ne me laisse pas d'autre choix que d'être une traîtresse.

Alex@ne et sa copine zombie se sont figées dans une position impossible à tenir dans la réalité. Bouches grandes ouvertes. Lèvres tordues. Alex@ne a mis ses ongles noirs crochus sur le sac de bonbons et s'apprête à le subtiliser avec une mimique affreuse et réjouie.

J'appuie sur la barre *espace*. La vidéo redémarre. À la place des bonbons, il y a des papiers vides et des blagues Carambar dans le sac. Le gamin avait déjà tout mangé! Alex@ne tente de jeter un sort pour les retransformer en bonbons. Elle récite une formule magique : une blague Carambar en verlan. Échec. Elle prend une mine contrite de sorcière frustrée. Sa copine zombie est pliée de rires victorieux. Elle tient un écriteau : *Maintenant vous êtes prévenus!*

– Allô, Manu?

– *Jeanne! Qu'est-ce qui t'arrive?*

Ma voix m'a immédiatement devancée, avant que j'annonce quoi que ce soit. Mes cordes vocales vibrent trop vite. Ma glotte s'agite dans ma gorge. Mon souffle est chaotique. Je n'étais pas certaine que Manu décrocherait.

– Le GIGN doit vous déloger après-demain matin à l'aube. Je voulais te prévenir.

Un silence.

– *On s'y attendait. On se demandait pourquoi ils n'étaient pas encore intervenus. Ne t'inquiète pas pour nous, on est préparés. Mais est-ce que tu sais ce que Mona va devenir, quand nous ne serons plus là pour l'empêcher d'être transférée?*

Elle partira pour le zoo de Milan dès que la voie sera libre. C'est le prix à payer. J'y suis prête.

– *On pensait te remercier de nous avoir transmis les infos sur les animaux en te proposant de sauver Mona. On a la possibilité de l'envoyer dans une réserve au Gabon.*

Je ne m'attendais pas à une telle proposition.

– *Un camion la chargera à la sortie du zoo demain soir, une fois la nuit tombée. Dans un premier temps, il la conduira dans un centre de protection des animaux, en Espagne. Puis, au bout de quelques semaines, on l'embarquera dans la soute d'un avion. Les biologistes du «centre de préservation de la faune sauvage» situé dans une réserve au Gabon la prendront en charge. Ils l'introduiront dans un groupe de gorilles déjà constitué.*

– Comment être sûr qu'elle s'entendra avec eux?

– *Les biologistes observeront leur comportement. En cas de problème, ils la changeront de groupe de gorilles.*

– Elle ne risque pas d'être tuée par des braconniers?

– *La réserve est vaste, pour permettre aux animaux de vivre sans l'aide des humains. Mais elle est surveillée par des éco-gardes.*

– Et Lali?

– *On a aussi pensé à elle. Elle suivra Mona et quittera le zoo dès que possible. Elles seront réintroduites ensemble, elles pourront s'intégrer plus facilement à leur nouveau groupe. Mais tout ça, c'est si tu es d'accord. On ne veut surtout pas te forcer la main.*

J'imagine Mona et Lali dans la forêt équatoriale. Elles tassent leur nid avec des branchages et des feuilles. Mona a un bébé. Elle le berce tendrement et le porte sur son dos lors de ses déplacements. Lali déguste des pousses de graminées et des orties en compagnie de nouvelles copines. Elles sont tellement mieux que dans leur hangar au zoo!

– Je dois réfléchir.

– *On a besoin d'une réponse rapide pour tout organiser, tu comprends. Tu nous fais signe d'ici deux heures?*

Cela me laisse le temps d'aller consulter Mona et Lali.

Je raccroche. Dans ma tête, les pensées sont à un concert de hard-rock. Elles dansent le pogo et trébuchent. Si je ne fais rien, Mona va être transférée en Italie. Si j'agis, elle partira encore plus loin. Sauf qu'elle sera libre. Ou presque. Dans quelques années, je pourrai la retrouver. Dans les deux cas, Mona ne vivra plus ici. Je répète. Mona ne vivra plus ici. Mona ne vivra plus ici. J'ai beau m'être résignée à son départ, à présent que cela devient réalité, cette idée me fait mal. J'aimerais m'enfuir avec Mona et Lali, m'installer avec elles dans la forêt. Mais c'est impossible. Je ne suis pas Moogli. Je dois aller au collège. Plus tard au lycée. Étudier. Travailler. L'existence des humains est ainsi organisée.

À la place, on pourrait se balader au grand air, manger des glaces, naviguer autour du monde sur un voilier.

Mona joue avec un morceau de bois qu'elle fait glisser sur sa fourrure au niveau des jambes. Elle m'accueille avec ses éructations habituelles. Je m'assieds dos contre sa poitrine, comme toujours. Elle est puissante et apaisante, ma Mona. Lali s'assied à côté de nous. Je parle et elles écoutent. Je leur parle de Free Animals, de leur projet de les introduire dans une réserve. Et surtout de l'immense forêt équatoriale. Je n'y ai jamais été, mais c'est tout comme. J'évoque les arbres gigantesques et serrés. Les fruits frais qu'ils donnent. La chaleur toute l'année. Les autres gorilles. Le bonheur simple des gorilles.

À la fin de mon monologue, l'évidence s'impose. Je vais libérer Mona et Lali. Elles ont droit à leurs étendues africaines. Ici, nous avons fait le maximum pour elles, mais le maximum n'est pas suffisant. Les pieds des gorilles ne sont pas faits pour marcher sur le béton. Leurs poumons réclament un air plus pur. Leurs yeux ont besoin de vert. Mona et Lali méritent un cadre de vie tranquille.

– Je viendrai te chercher demain soir, Mona.
Et toi, Lali, bientôt. Nous descendrons ensemble

jusqu'au camion de Free Animals qui nous attendra à l'entrée du zoo.

Mona et Lali ne bougent pas. Comprennent-elles quel changement va survenir? Pressentent-elles leur chance? Elles vont vivre leur vie de gorilles. Elles vont dormir, manger, aimer en gorilles, et non plus en captives. Elles vont partir, et pourtant je ne me sens pas triste comme avant le transfert de Mona en Italie. Je suis heureuse pour elles.

Mona et moi en avons fait des bêtises, ensemble. Une fois, j'ai décidé de remettre en ordre le bureau de mon père. J'entendais toujours ma mère lui reprocher d'y laisser régner le bazar. La séance de rangement a dégénéré. Mona a trouvé plus drôle de faire des boules avec les papiers et de les jeter en l'air dans la pièce. Comme je ne me rendais pas compte qu'il s'agissait de factures et autres documents importants (je ne savais pas encore lire), je l'ai imitée. Bientôt, la pièce a ressemblé à une piscine à balles de papier. Nous l'avons laissée sens dessus dessous. Quand mon père a découvert le désastre, il a été furax. Il nous a interdit définitivement d'y remettre les pieds et l'a fermée à clé.

Mona me gratte le bras. Elle cherche à me faire rire. Je ne vois pas son visage, mais celui de Lali est un miroir joyeux. Elles me taquent gentiment. Elles sont de bonne humeur. Elles ont compris.

J'envoie un texto à Manu : OK pour le départ de Mona demain. À quelle heure ?

Manu me répond aussitôt : Minuit. La nuit sera tombée. Tes parents dormiront.

Interdiction d'imprimer
et de modifier

Je me couche, fébrile. Mes parents sont rentrés dîner avec moi puis sont repartis. Ils ont la tête si farcie de ce qu'ils ont à faire qu'ils ne sont pas disponibles pour discuter. J'ai hâte d'être à demain. De libérer Mona. Lui offrir une existence digne d'elle. Merci Free Animals. Merci de m'avoir ouvert les yeux sur le sort des gorilles en zoo. Vivement que je m'endorme. Quand je me réveillerais, ce sera le grand jour. J'irai voir Mona et Lali. Je leur parlerai encore de leurs forêts africaines. J'aimerais m'endormir tout de suite. Plus je souhaite dormir, moins je dors. Mona et Lali évoluent au pied des acajous et des baobabs. Elles boivent l'eau de pluie dans une flaque aussi grosse qu'une

mare. Décortiquent un ananas sauvage. Respirent une orchidée.

La porte d'entrée claque. Mes parents. Ma mère entrouvre la porte de ma chambre et passe la tête. Je perçois sa grande silhouette.

– Bonne nuit, chérie!

Je fais semblant de dormir. Un instant, une vague angoisse m'envahit. Je ne leur ai rien dit de mon projet. Assez rapidement, une autre pensée domine mon esprit: ils seront fiers que leurs deux gorilles emblématiques aient été ramenées dans leur milieu naturel. L'image de marque du zoo sera améliorée. Grâce à moi. Dans quelques années, nous ferons le voyage ensemble pour les revoir au Gabon. On nous filmera. Nous passerons à la télé et à notre tour nous servirons d'exemple à d'autres. Notre zoo sera pionnier.

Lorsque je me réveille, le lendemain, il est déjà tard. Je le sais avant de regarder l'heure. Mes parents sont partis vaquer à leurs mille occupations. Il fait beau. J'avais oublié de fermer les volets, hier soir, dans mon excitation, et la lumière

du jour ne m'a même pas réveillée. Je regarde mon portable, sur ma table de chevet : 10 h 08. Je n'ai pas entendu non plus que j'avais reçu un texto de Manu : Je t'attendrai avec Bruno ce soir au camion. Je réponds d'un fainéant : OK! Je m'habille, j'avale un pain au lait en guise de petit-déj et file rejoindre mes gorilles dans leur hangar.

Je n'aperçois pas immédiatement Lali. Mona se gratte la plante d'un pied et lève la tête vers moi dès qu'elle m'entend arriver. En la rejoignant, je repère Lali sur une plate-forme surélevée, entre deux ponts formés par des troncs. Elle fait la sieste. Mona me laisse l'embrasser sur une joue, comme une humaine. Elle tend les lèvres à son tour vers ma joue et y fait claquer un gros baiser, me laissant un demi-litre de bave sur la peau, que j'essuie du revers de la main.

– C'est le grand jour, Mona!

Je m'assois entre ses jambes, le dos contre sa poitrine. Ma position favorite. Mona m'enserme dans ses bras puis me fouille les cheveux avec les doigts. Elle me cherche des poux.

– Arrête, tu me fais mal!

Elle rit.

– Ce soir, je viens te chercher et je t’emmène au camion. Tu rentres chez toi!

Mona ouvre ma ceinture puis la referme en riant. Elle est d’humeur badine, aujourd’hui. Ensuite, elle fait la même chose avec un bouton pression qui ferme une poche de mon pantalon. J’ai la désagréable impression qu’elle ne m’écoute pas. Tout en sachant qu’elle tente peut-être de faire diversion parce qu’elle comprend trop bien ce qui se prépare. Les gorilles sont si intelligents qu’ils sont capables d’être tordus dans leurs réactions, comme les humains. Je n’insiste pas davantage.

Si Mona a envie de jouer, alors qu’à cela ne tienne. Je joue aussi. D’abord en lui tirant doucement les poils de l’avant-bras. Puis en la chatouillant dans le pli du coude. Je la sais sensible à cet endroit. Elle réplique en me grattouillant vigoureusement le ventre. Elle aussi connaît mes faiblesses. Je me contorsionne en me bidonnant. Mona n’arrête pas le mouvement. Je n’en peux plus. Je saute hors d’atteinte, à un mètre d’elle. Elle se tord de rire. Je fais semblant d’être fâchée et de lui tourner le dos. Aussitôt, son grand corps me rattrape par-derrière. Ses grands bras me saisissent.

Elle me fait un gros poutou sur la joue, me laissant de nouveau un demi-litre de bave à essuyer. Mona n'a jamais supporté de rester fâchée avec moi.

On se rassied en cuillère et j'essaie de lui parler encore de ce soir. Cette fois, elle m'écoute. Je parle longuement. Je lui raconte le camion, le centre de sauvegarde en Espagne, l'avion, la réserve au Gabon. Je lui dis que Lali viendra aussi. Qu'elle la rejoindra. Qu'elle ne sera pas seule.

– Je reviendrai te voir cet après-midi!

Il est 13h32 sur mon portable. Je ne pensais pas qu'il était si tard. Je n'ai pas déjeuné. Mes parents sont passés en coup de vent, à en jurer par la vaisselle sale dans l'évier. Une poêle, un couvercle, une casserole, deux assiettes, des couverts. Ils ont dû s'étonner de mon absence. Je n'ai pas faim. Je vais d'abord m'occuper des chimpanzés. Hier soir, ma mère m'a demandé de les nourrir aujourd'hui.

14h23. Les chimpanzés sont nourris. Je n'ai toujours pas faim. J'attrape avec nonchalance un paquet de petits cœurs au chocolat, dans le placard, avant de gagner ma chambre. Allongée sur

mon lit, je les croque un par un sans y penser. Les biscuits sont sucrés. Beurrés. Chocolatés. Craquants. Tout pour se laisser dévorer, même sans faim. Il est 14h33. Le temps ne passe pas. Cette journée est trop longue. J'aurais dû me lever encore plus tard. Petite sonnerie. Un texto! C'est Manu. Il me confirme l'horaire: minuit. Il me reste plus de neuf heures. Qu'est-ce que je vais faire de ces neuf heures? Je retourne auprès de Mona et Lali.

Elles dorment toutes les deux. Chacune sur une plate-forme. Je préfère ne pas les déranger.

Je déborde d'énergie. Pour m'occuper, je fais le ménage à la maison. Poussière, aspirateur, serpillière. Ensuite je m'attaque au lavabo de la salle de bains et à la baignoire. Mes parents apprécieront. Personne ne l'a fait depuis plusieurs jours.

À nouveau dans ma chambre, je me connecte à Internet et regarde quelques vidéos d'Alex@ne que j'ai déjà vues le jour de leur mise en ligne. Puis je fais des jeux sur mon portable. Il est 17h06. L'après-midi n'est pas encore terminé. Si je faisais la sieste, le temps passerait plus vite, mais avec l'excitation je ne parviendrais jamais

à dormir. En plus j'ai fait une grasse mat'. Je n'ai pas sommeil. Quelques autres vidéos m'aideront à faire défiler les heures. Une fois que j'en ai regardé deux d'environ trente minutes chacune, je décide d'aller voir si Mona s'est réveillée.

Au moment où j'arrive au hangar, elle se chamaille avec Lali pour la dépouille d'un ballon dégonflé que mon père leur a laissé en guise de jouet. Dès que j'arrive, la dispute cesse. Mona comme Lali se désintéressent du vieux ballon. Lali se dirige tranquillement vers le pont formé par un tronc, et Mona me rejoint en poussant de courts grognements de joie. Pour la première fois, j'ai la sensation de ce que peut être une journée de gorille dans un zoo. L'ennui. Le manque de distractions. La solitude. Cette révélation me renforce dans mon idée que réintroduire mes gorilles dans la forêt gabonaise sera un immense cadeau pour elles.

Mona me prend par la main. À ce moment, mon père fait irruption. Je ne l'avais encore pas vu de la journée. Il a les joues creusées et pâles.

– Je savais que je te trouverais là ! Tout va bien, les filles ?

– Tu me cherchais?

– Juste pour te saluer et vérifier que tu es toujours vivante. Tu n'étais pas là au déjeuner, je me suis inquiété. Je m'occupe plus des animaux que de toi, en ce moment.

– Et moi je parle plus avec Mona et Lali qu'avec toi!

Un reproche ou un début de confession? Mon père ne relève pas.

– Je constate que tout roule. Je dois filer rendre visite aux pélicans. Je n'ai pas eu le temps d'y aller hier.

Il a déjà disparu. S'il était resté un tout petit peu plus, j'aurais craqué. Je lui aurais parlé de mon projet de ce soir. Il l'aurait peut-être approuvé?

Mona joue avec ma main. Elle me tire chaque doigt l'un après l'autre, comme si elle comptait qu'ils sont toujours cinq au poste. Je la laisse faire, soudainement gagnée par une mélancolie inexplicable. Comment je vais pouvoir vivre sans ma gorille?

Petites, on était inséparables. Souvent, Mona venait me rejoindre dans mon lit pendant la nuit. Elle savait ouvrir les portes et pénétrait dans ma

chambre en secret. Mes parents n'étaient pas d'accord. Ils craignaient qu'elle ne m'étouffe, elle était déjà beaucoup plus grosse que moi. Mais elle était délicate. Attentionnée même. Elle remettait la couette sur moi si je m'étais découverte. Elle se blottissait contre moi, discrète, la plupart du temps sans me réveiller. Je me rendais compte seulement le matin qu'elle était là. S'éveiller avec Mona contre moi. Le bonheur.

Mon portable vibre (je le mets sur vibreur quand je suis avec les gorilles car elles n'aiment pas la sonnerie, ce bruit les inquiète). Un texto de Manu : Ne donne pas à manger à Mona après 20 h, sinon elle risque de vomir pendant le trajet.

Vers 19 heures, je nourris Lali et Mona. Au menu: en apéro, des plants de bambou que je coupe exprès, dans un petit champ à côté du hangar. Puis des figues et des bananes séchées. D'habitude, elles reçoivent un seau de fruits et légumes chacune. Sauf que là, il faut bien faire avec les moyens du bord.

Ensuite, je retourne à la maison, comme si de rien n'était. Je prends un bain. Je surfe sur

Internet. Je regarde mon portable, histoire de vérifier que je n'ai pas de nouveau texto.

Ma mère rentre.

– Ce soir, c'est soupe en brique-raviolis!

Depuis qu'on est assiégés, on ne mange plus que des surgelés et des conserves remontées de la cave où elles sont stockées. Ni mon père ni ma mère n'ont le temps de cuisiner. Nous sommes en mode survie.

– Tu n'étais pas là, à midi. Tu as déjeuné?

– Vite fait, oui.

– Tu étais avec Mona, je suppose. Ton père ne mange pas avec nous. Il est occupé avec la louve, qui boite bizarrement depuis hier. On dirait qu'elle a mal à la patte et évite de la poser. Comme elle n'a pas de plaie, on pense qu'elle s'est fracturé un ou plusieurs petits os. Il lui fabrique un plâtre.

Le dîner avec ma mère est expéditif. Elle a dit à mon père qu'elle le rejoignait. Elle me demande comment je vais. Je prétends que tout va bien pour moi. Mes parents ont déjà assez de soucis avec les animaux, je ne vais pas en rajouter. Assiettes, couverts, verres au lave-vaisselle. Y compris ceux

de midi qui étaient restés dans l'évier. Un coup d'éponge sur la table. Et zou, je retourne dans ma chambre. Il est 20h21.

Ma mère n'a même pas remarqué que j'avais fait le ménage.

**Interdiction d'imprimer
et de modifier**

**Interdiction d'imprimer
et de modifier**

23 h 30. Je m'éclipse de la maison. Mes parents sont rentrés il y a une bonne heure. Mon père a pris une douche, j'ai entendu couler l'eau. Depuis, plus rien. Je suppose qu'ils se sont couchés. Je m'efforce de faire le moins de bruit possible en refermant la porte d'entrée. Je retiens le loquet extérieur qui commande la clenche. Rien ne bouge dans la maison. Ma chance est que mes parents sont si fatigués qu'ils dorment très profondément. Ils n'ont pas dormi les deux premiers jours du blocus. Ils se rattrapent. Je marche sur la pointe des pieds en m'éclairant de mon portable.

En bas des escaliers, sur le panneau, je prends la clé du portail d'entrée du zoo que je glisse

dans ma poche. Un SMS de Manu fait vibrer mon portable : Tout est prêt. Nous vous attendons.

Mona semble étonnée de me trouver dans son hangar à cette heure. Elle était endormie, elle aussi. Elle bascule son gros corps en avant et se dresse sur ses quatre pattes. Je lui passe à la cheville la laisse qu'utilise mon père pour la promener dans le champ et la garde bien en main.

– Il est l'heure, ma belle, nous partons!

Elle me suit sans rechigner. Je lui ouvre la porte du box par lequel il faut transiter pour accéder au hangar. Elle la franchit puis se ravise. Elle tire sur la laisse pour retourner à l'intérieur.

– Mona, nous allons être en retard!

Elle tire trop fort. Je résiste. Mes trente-cinq kilos ne font pas le poids. Je lâche la laisse. Mona se précipite dans son hangar. Elle saisit sa poupée qui gisait au sol et revient vers moi avec. Elle n'a pas voulu partir sans elle.

Je reprends la laisse. Mona marche sur ses quatre pattes, comme font les gorilles, tout en gardant sa poupée, qu'elle tient coincée entre ses dents par un pan de tissu. On se dirige vers la sortie du zoo. Tranquillement. Promener Mona

n'est pas plus compliqué que de promener un chien. Elle est en confiance, avec moi.

Plus petite, ma mère allait faire les courses avec elle. Elle était l'attraction du supermarché. Ma mère devait juste éviter soigneusement le rayon des fruits et légumes, sinon Mona faisait une razzia. Une fois, elle a englouti une grosse dizaine de radis, avec les fanes, avant que ma mère ne s'en rende compte. Ma mère a dû payer la botte de radis en entier.

Bruno et Manu sont là. La barricade a été poussée pour laisser se garer le camion. Ils me font un petit signe de connivence assorti d'un sourire crispé. Ils ont l'air tendus. Ne disent rien. J'ouvre le portail d'entrée du zoo avec la clé sans hésiter. Fière de ce que je suis en train de faire. Il n'y a plus qu'à administrer à Mona la piqûre anesthésiante puis à la hisser dans le sabot de transport qu'ils ont déposé derrière le camion. Deux autres gars viendront nous prêter main-forte à ce moment-là. Ils attendent le signal. Manu a préparé la seringue qu'il a dissimulée sous un plaid pour ne pas effrayer Mona.

Là, tout m'échappe. Mona panique. Elle prend peur en voyant des inconnus. Tire horriblement

sur la laisse. Je tiens bon. Lui parle gentiment pour tenter de l'apaiser :

– Doucement, Mona, tu ne risques rien.

Elle continue à tirer de plus belle. Je lâche les clés pour maintenir la laisse à deux mains.

– Rassure-toi! Tout va bien!

Je souffre. Je ne tiens plus. Bruno et Manu s'emparent de la laisse à deux et résistent de toute leur force à la puissance de Mona. Elle grogne. Encore un grognement. Plus sonore que les autres. Mona a réussi à se libérer. Elle contourne les tentes. Court à travers le champ où mon père l'emmène parfois se balader. La laisse à la patte.

Bruno pique un sprint derrière Mona. Les cheveux rabattus en arrière par la course. Mona a pris de l'avance. Elle fait une pointe de vitesse que je ne l'ai jamais vue atteindre. Sa silhouette disparaît dans la forêt, à la lisière du champ. Je hurle: «Mona! MONA!» Trop tard. Peine perdue. Ma voix s'éteint avant de parvenir jusqu'aux arbres. Mona n'obéit plus qu'à son instinct de survie qui lui commande de ne pas monter dans le camion. «Mona!» C'est la catastrophe. «Mona! Mona! Ooooh, Mona!» Je n'y crois pas. Elle va revenir. «Mona!»

Je cours à travers champ jusqu'à la forêt. Pas de Mona. Je scrute. Il fait nuit. Je ne vois rien. «Mona! Mona!» Rien ne se passe. Bruno vient en renfort avec une puissante lampe torche de camping. Il balaye les sous-bois. Mona ne réapparaît pas. «MONA!» Mon cri de désespérée n'a aucun effet.

J'ai perdu ma gorille.

Je trébuche sur quelque chose de mou. La poupée de chiffon. Mona l'a abandonnée dans sa fuite éperdue. Je la ramasse et reviens avec au camion.

Une unique personne peut sauver la situation. Cette personne n'est au courant de rien. Cette personne dort à l'heure qu'il est. Elle est la seule à être capable de retrouver Mona. Cette personne, c'est mon père.

Sur le coup, je n'ai pas le temps de mesurer les conséquences de mon acte. Ni de déterminer si je vais me faire passer un savon intégral, shampoing compris. Je ne me pose pas de questions. Je fonce à la maison le réveiller.

Il bondit dans son jean puis dans la fourgonnette. Je prends place sur le siège passager. Nous sortons du zoo par le portail, resté grand

ouvert. Le camion a manœuvré de manière à nous laisser le passage. Mon père ignore superbement Manu et Bruno, qui s'approchent de la vitre conducteur pour lui parler. Il fonce, mû par la seule énergie impérieuse de retrouver Mona au plus vite.

– Pourvu qu'elle ne s'oriente pas vers l'auto-route!

Ce que nous appelons l'« autoroute » est en réalité une voie express deux fois deux voies. Elle passe à quelques centaines de mètres. Les jours où le vent du sud souffle, on perçoit son ronronnement régulier.

Immédiatement, il prend la route de campagne qui mène du zoo à l'auto-route. Ses pleins phares éclairent la nuit. À chaque instant, je m'attends à voir le visage familier de Mona sortir des ténèbres. Mais rien. Nous roulons jusqu'à l'auto-route. Soulagement! Mona n'y est pas. Une voiture nous klaxonne bruyamment et nous fait des appels de phare. Mon père a oublié d'enlever ses feux de route et aveugle les autres automobilistes. On ne parcourt que la courte distance qui sépare notre village de la prochaine sortie.

Puis on revient par l'autoroute que l'on quitte au niveau du village.

– Elle doit encore être dans la forêt!

Mon père se dirige vers le village voisin par une départementale.

– Il faudrait peut-être prévenir la gendarmerie? je tente.

– Ils seront pas meilleurs que nous pour la retrouver. T'imagines deux flics face à Mona. Ils sauront pas quoi faire, tout comme ils ont pas su quoi faire face à Free Animals. Ils me font bien marrer avec leur GIGN! Ils ont que ce mot à la bouche et en attendant ils font rien...

Mon père bifurque par un chemin de terre en direction de la forêt où Mona a disparu. La voiture brinquebale. Elle n'est pas conçue pour le tout-terrain. Il s'arrête au niveau d'une clairière. Éteint le moteur et les phares. Descend inspecter les environs avec une lampe torche.

– Attends-moi dans la voiture!

Pendant qu'il arpente le bois, je scrute l'obscurité et j'implore: «Mona! Où es-tu, Mona?»

Au bout d'un long moment, mon père revient bredouille. La mine défaite. Mais déterminé.

Mâchoire serrée. Discerner un animal noir de nuit dans une forêt : mission impossible. Il faudrait des yeux bioniques.

– On va tenter de contourner le bois par la route!

On repart en marche arrière jusqu'au départ du chemin de terre. Puis mon père embraye et on reprend à petite allure la route qui longe le bois. En vain. Mona est introuvable.

– Elle a dû se terrer quelque part. Elle ne bougera pas avant demain, déclare mon père.

Cette phrase ressemble à une capitulation. Nous ne la retrouverons pas ce soir. Mon père fait demi-tour et nous retournons au zoo. Silencieux. Préoccupés.

En plus de Manu et Bruno, plusieurs militants nous attendent. Je reconnais Vanessa et ses longs cheveux blonds. À côté d'eux, les gendarmes. Free Animals les a prévenus de la fuite du gorille – eux qui plaident pourtant pour la liberté des animaux et se revendiquent comme forces du désordre! Ils parlent d'organiser une battue quand le jour sera levé. Un comble pour des militants antichasse.

– Foutaises! s'écrie mon père. Elle sait se cacher! Ce ne sont pas trente villageois en treillis qui la feront sortir de sa planque! D'autant plus qu'elle est capable de monter aux arbres.

– Rassurez-vous, monsieur, dès que nous l'aurons capturée, nous vous la rendrons vivante.

– Mona n'est pas un vulgaire sanglier. C'est une gorille! Elle ne se laisse pas attraper si elle n'en a pas envie. D'une seule claque, elle vous ferait voler jusqu'à Manille.

Vu le ton menaçant avec lequel mon père a prononcé ces paroles, je me demande si ce n'est pas lui qui souhaiterait faire voler les gendarmes jusqu'aux Philippines. À moins qu'il ait retourné contre eux sa rage contre Free Animals. Et peut-être aussi contre moi.

– Calmez-vous, monsieur, nous voulons vous aider.

Mon père claque sa portière et nous roulons jusqu'à la maison. Lui n'oublie pas de boucler le portail du zoo à clé derrière nous.

– Parfois on se demande si ce n'est pas eux qu'il faudrait enfermer!

La porte de notre maison franchie, je file dans ma chambre. Je ne veux pas être confrontée à mon père. Ce moment viendra bien trop vite. Pour l'instant, il est en colère. Moi aussi. Contre moi-même. J'ai ouvert la grille à Mona. Notre forêt française n'a rien de la forêt gabonaise où vivent les siens. Elle va avoir froid. Elle va avoir faim. Se sentir seule. Se croire abandonnée. Pardon, Mona. Pardon. Je m'effondre sur mon lit, à plat ventre. J'ai la mort.

Dès que je ferme les yeux, je revis les événements. Mona tire tellement fort sur la laisse qu'on la lâche. Elle s'enfuit dans le champ. Bruno à sa poursuite. Elle s'enfonce dans la forêt. Je cours jusqu'à la lisière du bois. Je ne vois rien. J'appelle. Je crie. Je trouve sa poupée par terre. La ramasse.

Le film se déroule plusieurs fois. De manière fragmentée. Dans le désordre. Je ramasse la poupée sur le sol. La laisse tire trop fort, je lâche. Je crie.

Un bruit me ramène au présent. Le moteur de la voiture. Les graviers de l'allée sous ma fenêtre. Mon père est reparti chercher Mona. Pourvu qu'il la trouve!

Le téléphone retentit. Je ne comprends pas tout de suite. Je tends la main vers ma table de chevet, où je pose généralement mon portable pour la nuit. Il n'y est pas. Je suis encore toute habillée. Je me suis endormie tout habillée. Mon portable est resté dans la poche de ma veste. Ce n'est pas lui qui sonne. C'est le fixe. Mon père décroche. Après quelques secondes :

– J'arrive !

Tout s'est remis à sa place dans ma tête. La disparition de Mona. Notre recherche désespérée en voiture. Le départ de mon père une seconde fois. Je bondis hors de ma chambre.

– Papa! Je viens avec toi!

Mon père est sur le point de franchir la porte. Il a les clés de la fourgonnette à la main. Il semble affolé. Ne me répond pas. Je descends les escaliers à sa suite jusqu’au garage. Je monte sur le siège passager en refaisant ma queue-de-cheval.

Au moment où il met le contact, il m’explique :

– Ils ont retrouvé Mona sur le bord de la route. Elle a été percutée par une voiture. Elle est blessée.

– Qui t’a appelé?

– Les gendarmes. J’espère qu’elle n’est pas trop amochée.

À l’entrée du zoo, plusieurs gendarmes et des membres de l’association Free Animals sont là. Je reconnais Manu et Bruno. Les autres visages me sont inconnus.

Un gendarme s’adresse à mon père :

– Elle est sur la nationale, au lieu-dit La Fraye. Le camion va vous suivre. Il pourra la transporter.

De loin, sur la route, un véhicule rouge des pompiers, gyrophare allumé. Un 4×4 arrêté sur

un talus. Sa conductrice est descendue, elle se tient au capot, visiblement éprouvée. Elle porte un tailleur gris très chic et des talons aiguilles. Elle devait se rendre au travail. Mon père se gare derrière. Dans le fossé, du sang. Mona en sang. Mona. Dès qu'elle nous voit, elle gémit. Elle est assise et se tient la jambe des deux mains. Son pied a été écrasé sous une roue. Elle ne peut plus bouger. Grimace de douleur. La laisse est encore à son pied, lacérée. Couverte de sang.

Je reste à côté de notre camionnette. Sans pouvoir m'approcher. La vue du sang de Mona m'est insupportable.

Le camion, deux gendarmes à bord en plus du chauffeur, s'est garé derrière notre voiture.

Dès qu'elle reconnaît mon père, Mona tend la tête vers lui en montrant son pied.

– Il faudrait un brancard pour la déplacer! s'écrie mon père en caressant doucement l'épaule de Mona.

– J'ai pas de brancard moi! J'suis pas ambulancier! lui rétorque le chauffeur du camion, peu aimable.

Deux pompiers ont assisté à la scène. Ils sont restés sur les lieux de l'accident depuis le début. Ils connaissent bien le zoo car ils y ont suivi une formation pour apprendre à saisir un animal sauvage. Selon mon père, un chat, un chien, les pompiers savent tous faire. Mais un serpent exotique ou un lama, c'est une autre affaire. C'est pour ça qu'il assure ces formations.

– On va vous trouver ce qu'il faut!

Ils descendent un brancard depuis l'arrière de leur véhicule. Le chauffeur approche au maximum le camion pendant que la conductrice du 4×4 déplace sa voiture afin de lui céder la place près de Mona.

Les pompiers positionnent leur brancard à côté d'elle.

– Pas tout de suite! Il faut l'endormir avant de la charger! s'interpose mon père.

– On a téléphoné à notre collègue pompier-vétérinaire. Il arrive! Ce ne devrait pas être long. Il habite le village voisin.

En l'attendant, mon père reconforte Mona de son mieux. Il lui parle. Lui caresse encore l'épaule. La serre contre lui. La rassure.

Enfin le pompier-vétérinaire est là. Il fait la piqûre anesthésiante. Mona s'assoupit aussitôt. À quatre, ils parviennent à la hisser sur le brancard puis à la placer à l'intérieur du camion.

J'ai observé depuis la camionnette. Pétrifiée.

Interdiction d'imprimer
et de modifier

**Interdiction d'imprimer
et de modifier**

Le pompier-vétérinaire a décidé d'emmener d'urgence Mona à l'école vétérinaire, où elle a passé des radios et été opérée du pied avec succès. Une chance : elle n'avait rien de très grave. La blessure a beaucoup saigné mais était plus impressionnante que sérieuse. Je la voyais déjà amputée de la jambe par ma faute. Il n'en est rien.

Après plusieurs jours, elle est revenue au zoo, placée temporairement dans un box de soins. Au début, le vétérinaire venait quotidiennement. Puis il a espacé ses visites. Le pied de Mona allait mieux.

Dès que possible, elle a été réinstallée dans son hangar auprès de Lali.

Elle l'a réintégré depuis trois semaines et je n'ai toujours pas eu le droit d'aller lui rendre visite. Mes parents me l'ont formellement interdit, sans rien m'expliquer. Ont-ils peur que je retente une libération clandestine?

Depuis la fin des vacances de la Toussaint, je retourne au collège où j'ai retrouvé Lydia et d'autres copines. Elles ne savent pas grand-chose de ce qu'il s'est passé, ou alors elles n'en disent rien. Et c'est tant mieux. Je n'ai jamais demandé à Lydia si c'était elle qui avait confié à son frère le transfert de Mona à Milan. Ni ce que les militants de Free Animals pensent de l'issue dramatique de leur action. Manu en particulier. On parle d'autres sujets. Des garçons. Des filles. Des garçons et des filles ensemble ou supposés tels. Des cours. De ce qu'on veut pour Noël. J'ai commandé une caméra portative que l'on installe sur son front avec un bandeau. Avec, j'irai filmer nos animaux de près et je posterai les vidéos en ligne.

Mes parents ne m'ont rien dit, depuis ma tentative d'enlèvement ratée. Free Animals a levé le camp dès le lendemain. Le zoo a pu être réapprovisionné en nourriture pour les animaux.

Le vétérinaire et les animaliers sont revenus travailler. Aucun animal n'a réellement souffert de séquelles des cinq jours où le zoo était sous blocus. Même les blessés et les malades. Mes parents ont réussi à gérer la situation.

La conductrice du 4×4 qui a percuté Mona a porté plainte contre Free Animals. Elle demande des dommages et intérêts, car l'aile droite de son véhicule a été enfoncée. Son assurance ne prend pas en charge les conséquences d'une collision avec un gorille. Les militants ont été mis en examen pour mise en danger de la vie d'autrui.

Les gendarmes ont voulu savoir quelle part j'avais prise à l'organisation de l'évasion de Mona. Je leur ai tout expliqué. Les textos. Les vidéos. Les promesses. La page Eyebok de l'organisation a été fermée. Mes parents ont dû prendre un avocat, qui leur a conseillé de déposer plainte contre Free Animals pour délit d'entrave à la liberté du travail, menaces de mort, violation de propriété privée, atteinte à espèce protégée et abus de faiblesse sur une mineure. Les militants risquent de payer très cher leur blocus.

L'un d'entre eux a avoué aux gendarmes qu'il avait volé la clé du zoo. Il est entré à ma suite en franchissant le portail puis m'a suivie jusqu'au panneau des clés sans se faire remarquer. Ensuite, la clé a été reproduite, avant d'être replacée sur le panneau. Grâce au double, ils ont pu nourrir les animaux clandestinement, de nuit. Ce militant serait-il Bruno? Il m'a aidée à franchir le portail. Il savait que, avec de grandes jambes, il ne serait guère compliqué d'en faire de même puis de me suivre. Je ne l'aurais jamais cru capable d'une telle hypocrisie. Lui, le cool. Le serviable. Ou alors ce n'est pas lui. Qui, alors?

D'après l'avocat, s'il y a un procès, je comparaitrai comme simple témoin car j'ai été manipulée. Free Animals n'avait pas l'intention de faire partir Mona au Gabon, mais de créer un coup d'éclat pour faire parler de sa cause. La situation a échappé aux militants avec la fugue de Mona. Leur projet secret était de la ramener au zoo quelques jours après. En attendant ils voulaient la cacher dans une grande cave. Ils comptaient sur mon père pour donner l'alerte et rameuter les médias. Une occasion en or de créer le buzz. Mon

père serait devenu leur porte-parole malgré lui. Leur plan était machiavélique.

Quant à Lali, ils n'ont jamais envisagé de la sortir du zoo. J'aurais reçu un texto le lendemain m'informant du report de son déplacement.

Les médias ont fait involontairement de la publicité pour le zoo. L'hiver, d'habitude, la foule ne se presse pas. Seuls quelques courageux viennent voir les animaux. Et encore! Uniquement les jours de beau temps. Mais depuis Free Animals et la fugue de Mona, le zoo est connu et les curieux viennent en masse. De ce point de vue, Free Animals a complètement manqué sa cible. Grâce à cette nouvelle notoriété, les finances s'arrangent. Pourtant, le hangar de Lali et Mona est toujours interdit aux visiteurs.

J'aurais cru être punie. Ou au moins subir une leçon de morale. Mais non. Rien. Le quotidien semble avoir repris comme si rien n'avait eu lieu. Certains trouveront cela bizarre, mais j'aurais préféré être punie plutôt que de continuer à me sentir mal dans mon coin sans pouvoir le confier à personne. Peut-être mes parents ont-ils été si soulagés de la libération du zoo que la blessure

de Mona n'est qu'un dommage collatéral acceptable? D'une certaine manière, grâce à elle, les autres animaux ont été sauvés.

À moins que ne pas avoir le droit d'aller voir Mona soit ma punition?

J'allume mon ordinateur. Alex@ne a mis en ligne une nouvelle vidéo intitulée «Qu'est-ce qu'ils font là, eux?». Avec sa copine, elles se sont déguisées en parents. Elle porte une veste de tailleur mauve sur un chemisier en satin. Sa copine s'est dessiné une moustache au crayon et a plaqué les cheveux sur son crâne avec un élastique et du gel. Elle arbore une cravate sur une chemise d'homme.

– Notre fille poste des vidéos sur Internet, dit le père avec une voix contrefaite, d'un timbre grave forcé plutôt drôle.

– En plus, elle se met en scène. Tout le monde peut la voir.

La voix de la mère n'est pas mal non plus. Haut perchée. Une voix maniérée de bourge coincée.

– Il paraîtrait même qu'elle nous met en scène, nous.

La mère prend un ton offusqué :

– Oh ! La fille indigne ! Quand je pense qu'on lui a offert une webcam pour que son frère la voie quand on lui téléphone aux États-Unis !

Au même moment, la copine d'Alex@ne enlève lentement sa cravate. Les deux filles écartent brutalement les pans de leurs chemises. En forçant au maximum pour exorbiter les yeux de manière ridicule. Dessous, elles portent toutes les deux un tee-shirt Superman bleu avec un « S » rouge dans un diamant à fond jaune. Alex@ne attrape avec les dents une pancarte sur laquelle est inscrit : *Maintenant vous êtes prévenus !*

Interdiction d'imprimer
et de modifier

**Interdiction d'imprimer
et de modifier**

Nettoyer les fientes des oiseaux n'est pas franchement la tâche que je préfère. Elles collent partout. Il faut utiliser de l'eau en jet, puis frotter au balai-brosse. En revanche, les nourrir, quel plaisir! Ils picorent ardemment. Le plus agréable est de leur donner à manger dans la paume de la main. On sent leur mignon bec attraper les granules ou les morceaux de fruits avec suffisamment de délicatesse pour ne jamais blesser la peau. Avec juste un léger chatouillis syncopé.

Ainsi, quand ma mère m'a demandé si je voulais aller aux volières avec elle, j'ai accepté. L'animalier qui s'occupe des oiseaux est en arrêt maladie. Mes parents assurent certaines de ses tâches, pour

ne pas surcharger les autres animaliers. On a commencé par les mainates. Des oiseaux noirs avec l'arrière du cou jaune, qui font plein de bruits rigolos. Ils parlent en chantonnant. Se répondent. Ils palabrent sans se lasser. Largement aussi bien que les perroquets. Leur plumage est moins spectaculaire. Ils ne cherchent pas à en mettre plein la vue. Ils enchantent les oreilles.

C'est peut-être le voisinage des mainates qui a suscité mon envie de parler à ma mère. Je n'avais rien prémédité. Je me suis entendue lui demander :

– Papa et toi, vous aimez les animaux?

Une question idiote. Pourquoi je l'ai posée à ce moment? Évidemment, ma mère m'a répondu oui. Avec tout le temps qu'ils passent avec leurs animaux. Tout ce qu'ils font pour eux. Et puis ils sont plus à l'aise avec les animaux qu'avec les humains. Eux au moins n'avancent pas masqués. Tous leurs comportements peuvent s'expliquer. Ils ne sont jamais violents gratuitement.

Là, j'ai lancé une bombe atomique alors que je ne savais même pas que je l'avais. Mes neurones ont joué aux savants fous à mon insu.

– Les militants de Free Animals aussi aiment les animaux.

Ma mère a failli lâcher son seau d'eau. Elle s'est figée une demi-seconde puis a repris ses activités. Lancer le contenu du seau sur le sol. Attraper le balai-brosse. Je suis à côté d'elle. J'attends sa réponse. Son avis. Sa réaction, quoi. Elle commence à frotter vigoureusement le sol puis s'arrête. Elle d'ordinaire si forte, inébranlable. Le visage liquéfié. Empoignée par une puissante émotion qu'elle cherche à réprimer. Les adultes s'imaginent qu'ils doivent paraître raisonnables devant leurs enfants. Ne pas se laisser emporter par leurs émotions. En tout cas, ma mère est comme ça. Elle lutte devant moi, avec son physique de catcheuse.

– Sans doute qu'ils les aiment, à leur manière.

Elle a parlé par nécessité. M'a envoyé un os à ronger. Je lis sur elle qu'elle réfléchit encore pour me faire une réponse plus satisfaisante.

– Alors il y a plusieurs manières d'aimer les animaux?

– De les aimer, peut-être pas. Mais de penser leur place auprès des humains, oui. Avec papa, on se dit qu'on peut cohabiter, animaux et humains.

Toute notre vie, on a agi au nom du respect dû aux animaux.

– Leur permettre d'évoluer dans la nature aussi, c'est les respecter.

– Mais faire le siège d'un zoo pendant cinq jours. S'en prendre violemment à ton père. Entrer par effraction. Ce n'est pas respecter les humains.

Ses yeux s'emplissent de larmes. L'une coule sur sa joue, lente et rebondie. Ma mère a perdu sa lutte contre ses émotions. Elle a cessé de me regarder. S'essuyer avec des gants sales, impossible. Elle tamponne ses yeux de sa manche.

– Je suis désolée, maman.

– Tu n'es pas responsable de ce qu'il s'est passé. Elle sanglote.

– Je n'aurais pas dû t'en parler.

Un instant. Elle reprend ses esprits. Me regarde droit dans les yeux. De nouveau adulte.

– Je voulais te dire, justement. Les gens qui administrent le *studbook* – tu sais, le registre international qui gère la reproduction des animaux en parcs zoologiques – ont accepté de renoncer à échanger Mona contre un autre gorille. Une jeune gorille du zoo de Dallas aux États-Unis ira à Milan à sa place.

Je n'en peux plus de joie.

– De toute façon, plus aucun zoo ne veut d'une gorille qui boite. Elle gardera des séquelles physiques de son accident. Son pied a cicatrisé, mais certains tendons ont dû être raccourcis pendant l'opération.

Mon sourire retombe. Ma mère s'en aperçoit. Elle ajoute aussitôt :

– Et puis ils ont fini par comprendre, ceux du *studbook*, à quel point on était attachés à elle.

– Qu'est-ce que vous faites, mes jolies? J'ai fini avec les serpents!

Mon père est arrivé sans bruit. Je ne l'avais pas entendu.

– Viens nous aider! s'exclame ma mère. On parlait de Mona.

Enfin, j'ose la poser. Cette question qui tournoie dans ma tête depuis des jours :

– Pourquoi je n'ai pas le droit d'aller la voir? Mes parents se regardent. Mon père fait la moue.

– Après ce qu'il s'est passé, on a préféré que Mona et toi restiez séparées un moment.

– Vous me cachez quelque chose? Mona est plus blessée que vous ne me l'avez dit?

L'image de Mona en sang au bord de la route me hante encore.

– Non non, elle a un bandage. Rien de plus. Seulement, ta mère et moi on ne se sentait pas à l'aise avec l'idée de vous savoir ensemble. On avait besoin d'un peu de temps pour digérer ce qui est arrivé.

Il finit par lâcher :

– Tu pourras aller lui rendre visite demain.

Une question me turlupine encore :

– Et elle restera sans mâle?

– Le mâle du zoo de Barcelone qui devait venir pour Lali viendra pour Lali et Mona. Ils seront donc bientôt trois!

– Et peut-être, un jour, quatre...

Mon père m'embrasse sur la joue tout en effleurant mon autre joue de la paume. Il a juste besoin de se pencher un peu, il n'est pas beaucoup plus grand que moi.

– Bon, au boulot! La volière ne va pas se nettoyer seule! nous interrompt ma mère.

Elle est gênée par les émotions. Elle préfère l'action.

En sortant par la porte arrière de la volière, je remarque une tache inhabituelle contre le mur. Je m'approche. C'est un minuscule autocollant. Un poing casse une chaîne. Free Animals avait signé.

Je le décolle précautionneusement, en cachette de mes parents. Une fois le rebord soulevé, le reste vient facilement. Je le fourre dans la poche arrière de mon jean pour éviter qu'il ne se froisse quand je marche.

Revenue dans ma chambre, je le recolle à l'intérieur de mon agenda. Sur la page vide d'une date déjà passée. Celle du jour où le blocus du zoo a commencé.

Les militants de Free Animals ont mal agi avec moi. Toutefois, ils ont introduit dans mon esprit un doute. Un flou dans ce qui était net auparavant. La place des animaux est-elle dans un zoo? Je n'ai avoué le fond de ma pensée à personne. Surtout pas aux gendarmes. Ni à mes parents.

**Interdiction d'imprimer
et de modifier**

Mon portable vibre. Un SMS. Je regarde distraitement l'écran. Manu! Il a fait court: Comment va Mona? Alors il se soucie encore d'elle! Mon portable vibre à nouveau: Je voulais m'excuser au nom de Free Animals. Immédiatement, l'écran notifie un appel entrant de Manu. L'appareil vibre. Mon cœur aussi. D'hésitation. Vite, je dois me décider. Je décroche ou pas? L'appel entrant se poursuit. Le répondeur ne s'est pas encore déclenché.

– Allô?

– *Jeanne, je suis tellement content de t'avoir!*

Je le laisse parler. De toute façon, je ne sais pas quoi dire.

– *Comment va Mona? Et comment vas-tu, toi?*

D'un coup, c'est l'inverse. J'ai tant à dire. Le résultat est le même : je me tais. Par où commencer?

Au bout d'un silence, Manu reprend.

– *Lydia m'a dit que tu retournais au collègue.*

– Oui.

– *Je ne voulais ni te mentir ni me servir de toi.*

Pourtant j'ai fait les deux.

Où veut-il en venir? S'il appelle uniquement pour pleurnicher, il aurait pu s'abstenir.

– *J'ai réfléchi. Je crois toujours que les animaux ne doivent pas vivre dans des zoos. Que nous devons nous mobiliser pour faire évoluer les mentalités. Mais pas qu'il faut créer de coup d'éclat. J'ai décidé de militer autrement. De manière plus douce. Je prépare un tour de France à pied pour sensibiliser les enfants dans les écoles au sort des animaux. La destruction de leur habitat naturel. La manière dont on peut les préserver. Les enfants sont plus à même de changer le monde. Ils ne sont pas prisonniers de leurs certitudes.*

– Tout seul?

– *Avec Bruno.*

– C'est lui qui a volé la clé du portail pour en faire un double?

– *Oui.*

Je le soupçonnais fortement. Mon cœur trébuche à cette confirmation. Il repart tant bien que mal, à contretemps.

– *Bruno ne supportait pas que les animaux souffrent de la faim. Il a convaincu le reste du groupe de les nourrir en cachette.*

– Vous n’aviez qu’à laisser le zoo fonctionner comme d’habitude. Les animaux n’y souffrent jamais de faim!

– *Jeanne, tu nous en veux et tu as raison. Nous avons été bêtes. Avec Bruno, nous tenons à commencer notre tour de France par Châteaubois. Tu voudrais venir parler avec nous des animaux dans ton collège?*

Alors là, je n’en reviens pas. Je ne sais plus qui est gentil. Qui est méchant. S’il faut maintenir les animaux dans les zoos pour les protéger. Ou pas. J’ai envie de répondre «peut-être», ce qui est une manière de ne pas répondre. J’ai envie de raccrocher. De dire «oui». De dire «non».

Je mets toute mon énergie à produire un silence monumental. Le vacarme dans ma tête ne produit aucun son dans ma bouche.

Je finis tout de même par demander :

– Et qu'est-ce que je raconterai ?

– *Tu raconteras l'histoire du zoo, de tes parents.*

Ton histoire avec Mona.

– Ce pourrait être l'occasion de parler des questions que je me pose depuis.

– *Oui, bien sûr. Nous aurons l'occasion d'y réfléchir ensemble. Tu sais, des questions, on s'en pose aussi, avec Bruno. On n'a pas que des certitudes, contrairement à ce que notre blocus a pu te laisser penser. Les zoos ne peuvent pas cesser d'exister du jour au lendemain.*

Puis il ajoute, après une pause :

– *Mais tu as le temps de te décider. Pour l'instant on doit tout organiser. Cela va nous prendre plusieurs mois. Sans compter qu'on doit préparer notre défense avec notre avocat. Suite au blocus, on a quelques ennuis judiciaires, comme tu le sais certainement. Je te recontacterai.*

– Il faudra convaincre mes parents de me laisser manquer des cours pour vous accompagner. Ce ne sera pas évident.

Je viens de dire « oui » sans m'en apercevoir.

Mona est assise sur des branchages. Elle est inhabituellement calme quand je m'approche, au contraire de moi qui suis stressée comme le jour où la prof de musique nous a notés au chant. Il fallait entonner un couplet entier seul devant toute la classe, pendant que la prof accompagnait à la guitare. Mona n'émet pas ses petits raclements de gorge étouffés, qui indiquent qu'elle est satisfaite.

On se regarde dans les yeux. Comme avant. Les siens sont toujours ces fabuleuses planètes noires aux reflets de pierre précieuse. Ils n'ont pas changé. Elle tend les bras vers moi. Sans se déplacer. Elle ne peut pas s'appuyer sur son pied bandé.

Je m'approche.

Elle ne bouge pas. Les bras toujours grands ouverts.

Je m'approche encore.

Elle émet enfin une série d'éruclations de satisfaction et agite la tête du haut vers le bas. Elle jubile. Moi aussi.

Je me jette dans ses bras.

Mona. Ma Mona.

Interdiction d'imprimer
et de modifier

Remerciements

À Pierre Thivillon, directeur du zoo de Saint-Martin-la-Plaine (dans la Loire).

À Frank Schrafstetter, président de l'association Code Animal.

**Interdiction d'imprimer
et de modifier**

L'autrice

Myriam Gallot est née en 1978 à Saint-Etienne et vit à Lyon. Sans gorille mais avec deux chats! Elle a aussi un grand chéri et une petite fille.

Après des études de Lettres elle a enseigné en lycée. Elle est l'autrice de nouvelles, ainsi que de plusieurs romans destinés à la jeunesse chez Syros.

Interdiction d'imprimer
et de modifier

**De la même autrice,
aux éditions Syros**

L'Heure des chats, coll. «Tempo», 2010

Le Pays à l'envers, coll. «Tempo», 2013

760 générations, coll. «Tempo», 2014

Ma vie sans mes parents, coll. «Tempo», 2016

Ma robe couleur de fruits, coll. «Mini Syros Romans», 2016

Mathéo et la tolle Mädchen, coll. «Tip Tongue», 2017

Interdiction d'imprimer
et de modifier

Dans la collection
tempo

Cher cousin caché...

Dominique Brisson

Gros sur la tomate

Dominique Brisson

On dirait le Sud

Dominique Brisson

Papa de papier

Nadia Coste

*Un petit quelque chose
de différent*

Éléonore Faucher

(Sélectionné par le ministère
de l'Éducation nationale)

Un écrivain à la maison

Roland Fuentès

(Sélectionné par le ministère
de l'Éducation nationale)

Un écrivain dans le jardin

Roland Fuentès

L'Écrivain clémentine

Roland Fuentès

Tics olympiques

Roland Fuentès

La Citadelle de glace

Roland Fuentès

L'Heure des chats

Myriam Gallot

Le Pays à l'envers

Myriam Gallot

760 générations

Myriam Gallot

Ma vie sans mes parents

Myriam Gallot

C'était mon oncle !

Yves Grevet

Jacquot
et le grand-père indigne
Yves Grevet

Momo, petit prince
des Bleuets
Yaël Hassan

Momo des Coquelicots
Yaël Hassan

Des lauriers pour Momo
Yaël Hassan

L'Usine
Yaël Hassan

Des livres et moi
Matt7ieu Radenac

La Fille qui n'aimait
pas les fins
Yaël Hassan
et Matt7ieu Radenac

Quatre de cœur
Yaël Hassan
et Matt7ieu Radenac

Le Banc
Sandrine Kao

La Roue
Sandrine Kao

Mon vaisseau
te mènera jeudi
sur un nuage
Marcus Malte

Les Champignons
de Paris
Hervé Mestron

Le Violoncelle poilu
Hervé Mestron

Un violon
dans les jambes
Hervé Mestron

Ski me plaît
Daniel Meynard

Taourama
et le lagon bleu
Janine Teisson

Tu vois, on pense à toi !
Cathy Ytak

Dans la collection
tempo+

Un cactus à Versailles

Maïté Bernard

Trois Baisers

Maïté Bernard

Une vie merveilleuse

Dominique Brisson

Le Pull

Sandrine Kao

La Fille du canal

Thierry Lenain

Un pacte avec le diable

Thierry Lenain

L'Échelle de Glasgow

Marcus Malte

L'Absente

Claire Mazard

(Sélectionné par le ministère
de l'Éducation nationale)

Le Cahier rouge

Claire Mazard

Les Ailes

de la contrebasse

Hervé Mestron

Enterrement

d'une vie de cancre

Hervé Mestron

Soupçons

Hervé Mestron

Les Miracles

de la jalousie

Hervé Mestron

Au cinéma Lux

Janine Teisson

Les Rois de l'horizon

Janine Teisson

(Sélectionné par le ministère
de l'Éducation nationale)

Écoute mon cœur

Janine Teisson

**Interdiction d'imprimer
et de modifier**

**Interdiction d'imprimer
et de modifier**

**Interdiction d'imprimer
et de modifier**

Myriam Gallot

MA
GORILLE
ET MOI

La maison de Jeanne se trouve au cœur d'un zoo. Le zoo de ses parents !
Quand Jeanne était bébé, ils ont accueilli chez eux une petite gorille, Mona, que sa mère avait rejetée à la naissance.
Mona et Jeanne ont grandi ensemble.
Mais Mona, qui est maintenant adulte, doit être transférée au zoo de Milan.
Alors qu'un groupe de jeunes militants s'insurge et manifeste devant le zoo, Jeanne découvre le discours des défenseurs de la liberté animale. Peut-elle aimer Mona et vouloir la garder auprès d'elle ?

10 ans et +
SYROS

CODE PRIX : 56

ISBN : 978-2-74-852515-1



9 782748 525151

www.syros.fr